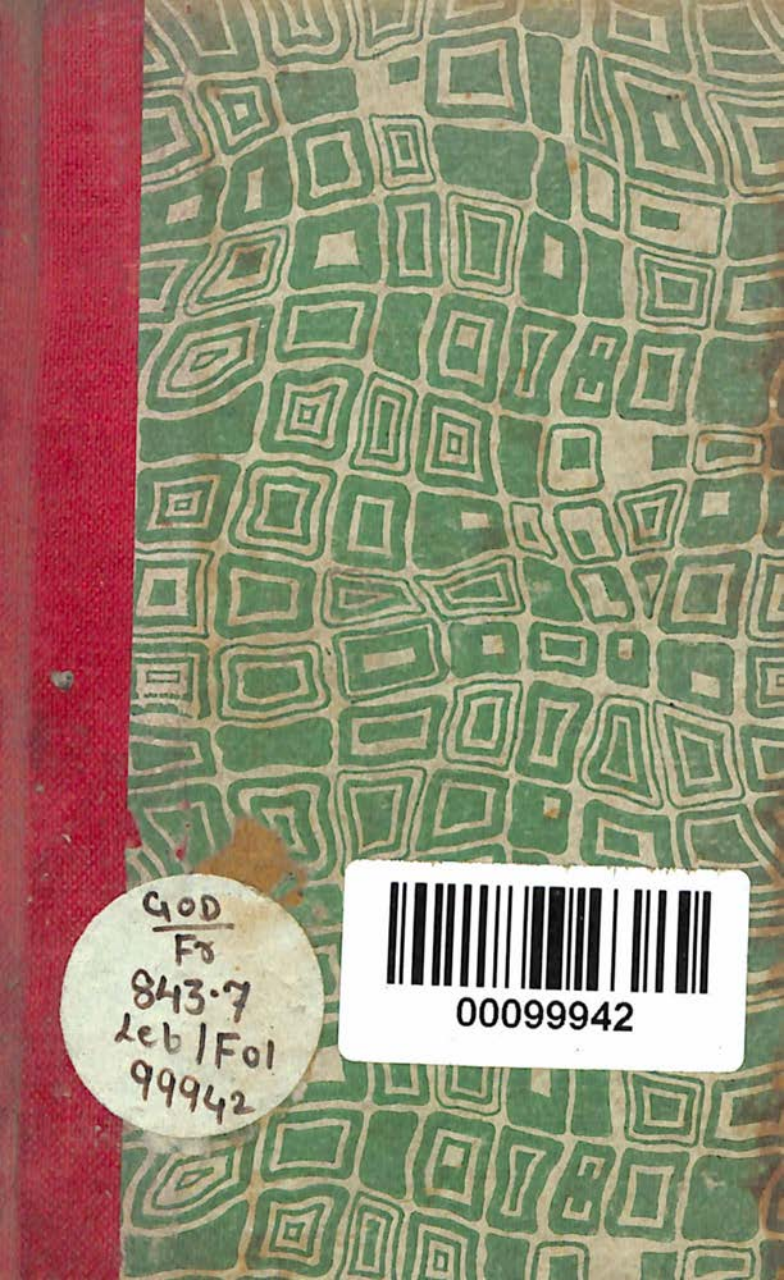
GOD
Fo
843·7
Leb/Fol
99942
00099942

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

LA FOLIE

ESPAGNOLE.

TOME TROISIÈME.

00099942

LA FOLIE

ESPAGNOLE,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTHECNIQUE.

QUATRIÈME ÉDITION.

Honni soit qui mal y pense.

VOL 3

99942

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1820.

00 C 1

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

69 vol. in-12, avec figures.

Adélaïde de Méran, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Barons de Felsheim (les) 4 vol.
Cent vingt jours (les) 4 vol. in-12, contenant quatre nouvelles, qui se vendent séparément, Théodore, M. de Kinglin, Métusko, Adèle et d'Abligny.
Citateur (le) 2 vol.
Enfant du Carnaval (l') 3 vol.
Famille Luceval (la) 4 vol.
Folie Espagnole (la) 4 vol.
Garçon sans Souci (le) 2 vol.
Jérôme, 4 vol.
L'Homme à projets, 4 vol.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol.
Mon Oncle Thomas, 4 vol.
Monsieur Botte, 4 vol.
Monsieur de Roberville, 4 vol.
Nous le sommes tous, ou l'Egoïsme, 2 vol.
Officieux (l') 2 vol.
Tableaux de Société, 4 vol. portrait.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
Une Macédoine, 4 vol.

99942

LA FOLIE ESPAGNOLE.

Le comte et la comtesse d'Aran avaient perdu l'envie de donner un frère ou une sœur au fugitif Mendoce. Ils n'avaient qu'un désir, de le revoir et de lui pardonner; qu'un espoir, que la division de la troupe de Cerdagne, qui courait l'Aragon, pourrait enfin le ramener. Il était écrit là-haut que son retour ne serait pas si prochain, et qu'il s'opérerait d'une toute autre manière.

Nous l'avons laissé courant avec Trufaldin, l'un habillé en ange, et l'autre en diable. Mendoce sautant les halliers, les buissons, pour éviter les épines; Trufaldin, qu'on avait mis

dans une peau de sanglier, passait partout, et allait aussi vîte que Mendoce, qui se piquait de temps en temps, et qui s'arrêtait pour se frotter les jambes. Il était sans armes; Trufaldin était dans la vigueur de l'âge, il sentait la possibilité d'arrêter seul un jeune homme qui n'avait pas encore toute sa force; mais ce jeune homme était brave, Trufaldin était poltron, et il se contentait de se retourner, et d'écouter si les hommes d'armes venaient ou ne venaient pas.

Après quelques heures de course, Mendoce, excédé de fatigue, s'arrêta et s'assit. Il repassait dans sa tête les événemens de la nuit, et ne comprenait rien à la brusque apparition de son père. Gonzalve ne l'avait pas mis sur la liste des invités, il ne lui en avait jamais parlé, jamais son père ne lui avait dit qu'il connût Gonzalve; il

était donc clair qu'il n'était pas attendu chez le châtelain ; il était donc évident qu'il n'y était venu que pour le faire transporter dans sa chienne de tour : mais comment avait-il su qu'il trouverait son fils dans ce château ? Mendoce n'avait été rencontré par personne qui pût instruire son père : toutes réflexions faites, le jeune homme jugea que Trufaldin avait profité d'un séjour de plusieurs semaines pour dépêcher quelqu'un au château d'Aran. Il était fort aise que cette aventure l'eût débarrassé de Silvia, mais il regrettait la dame du lieu, dont il se croyait aimé, qu'il avait vu s'évanouir, et qu'il ne soupçonnait pas capable de l'avoir oublié cette nuit même dans les bras du premier consolateur ; il ne se doutait pas non plus que le premier minois piquant lui ferait oublier Séphora : ce que c'est que nous !

Quoi qu'il en soit, Mendoce plein d'amour, à ce qu'il croyait, furieux contre Trufaldin, qui s'était assis près de lui, dédaignant d'entrer en explication avec le traître, lui assène un coup de poing terrible sur l'oreille. Une des pointes du bois de cerf, auquel il ne pensait plus, lui entre dans la main, et le rend plus furieux encore. Il se jette sur Trufaldin stupéfait, étourdi et tremblant; une force surnaturelle l'arrache de ses mains; Trufaldin ne court plus, il vole; Mendoce craint qu'il n'aille encore le trahir et le livrer, et il vole sur ses pas. L'œil sans cesse fixé sur lui, pour ne pas le perdre dans l'obscurité, Mendoce le voit d'une taille, d'une grosseur prodigieuse, et il lui semble qu'il a quatre pieds. « Oh, oh! dit-il en courant, le diable, pour le punir de l'avoir joué, lui aurait-il en effet donné sa figure?

Mais eussé-je affaire au diable lui-même, je n'en démordrai pas, et je déchirerai avec mes dents et mes ongles l'animal que j'ai devant moi ».

Il continue à courir, et tout-à-coup il voit le monstre s'abîmer dans les entrailles de la terre. « Je te suivrai jusqu'en enfer, s'écrie Mendoce! les comtes d'Aran ne connaissent pas la frayeur ». Il fait quelques pas encore, et il roule, non pas en enfer, mais sur une vieille femme, sur Trufaldin, et sur une mule qui vient de manquer des quatre pieds.

La vieille avait été vendre quelques denrées à Longarès, et elle revenait de nuit pour traire ses vaches au point du jour. Elle approchait avec sécurité du lieu où Mendoce assis réfléchissait. Elle s'était trouvée presqu'en face de lui, lorsqu'il gourma Trufaldin; Trufaldin, en voulant esquiver les coups,

avait gagné les bords du chemin; la vieille, effrayée de l'apparition subite d'un ange qui battait un diable, avait piqué vivement sa mule; la mule, en passant devant Trufaldin, avait accroché le bois de cerf dans ses sangles, et avait traîné le diable après elle; cédant enfin au poids qui la tirait de côté, et qui détruisait l'équilibre, elle s'était laissée aller à terre.

Mendoce était naturellement bon. Ce tableau, si différent de celui qu'il attendait, dissipa sa colère, il éclata de rire; Trufaldin se rassura; il avoua sa perfidie, que le motif rendait bien excusable; il jura par tous les saints du paradis, par son âme, par celle de Mendoce, qu'il se bornerait désormais à le servir fidèlement; Mendoce pardonna, et s'approcha de la vieille: « Mon bon ange gardien, lui dit-elle à genoux, renvoyez le diable en en-

fer, et ordonnez à ma mule de se relever ». Mendoce se remit à rire, conta ensuite à la vieille les raisons du déguisement.

Et comme on ne peut pas toujours rire, quand on est à-peu-près nu, sans argent, que la nuit est fraîche, et qu'on n'a pas de gîte, Mendoce interrogea la vieille sur sa localité et ses moyens. Pour toute fortune, elle avait deux vaches; pour tout mobilier, un grabat; pour toute société, une orpheline dont elle était l'aïeule. Mendoce s'enquit aussitôt de l'âge, de la taille, de la figure de l'orpheline. Elle était au plus jolie, faite au tour, et âgée de huit ans. Mendoce, qui devenait déjà infidèle à Séphora, répliqua à la vieille qu'il n'entendait pas la déranger, mais qu'elle lui indiquerait sans doute quelque château voisin où on exerçait l'hospitalité.

« Hélas! mon bon seigneur, il n'y a pas, dit la vieille, de château dans ce canton; mais au bout de cette percée, à un quart d'heure de route, vous trouverez un joli manoir nouvellement bâti, et dont la maîtresse est tout-à-fait revenante. — Trufaldin, gagnons le manoir. Mais, reprit la vieille, le maître est un peu brutal. — Je le mettrai à la raison. — Et vous n'avez pas d'armes. — Ah! c'est vrai : Trufaldin, tu te présenteras, et nous lui ferons peur, puisque nous ne pouvons le battre. — Ma foi, seigneur, présentez-vous vous-même : s'il y a des coups à recevoir, ils vous reviennent de droit, à vous qui êtes le plus brave. — Marchez devant, sans observations, monsieur le faquin, ou vous allez recevoir par-derrière les coups que vous craignez par-devant ».

Avec quelques mots énergiques, on

faisait de Trufaldin ce qu'on voulait. Il prit le devant; la vieille releva sa mule, lui remonta sur le dos, et s'éloigna lestement des originaux qui lui avaient d'abord fait tant de peur, et dont la présence continuait à l'intriguer. Elle alla traire ses vaches, et Mendoce et Trufaldin arrivèrent avec le crépuscule à une porte de chêne doublée en fer, qui ouvrait sur la cour de la maison, qu'entourait un ruisseau d'eau vive qui servait à-la-fois de fortification et d'étang.

« Si nous frappons à la porte, dit Mendoce, on ne nous ouvrira point, dans l'état où nous voilà. — Eh bien! seigneur; tournons d'un autre côté. — Non, pas, s'il vous plaît; la maîtresse est jolie. — Il y a de jolies femmes partout. — Je veux voir celle-ci. — Mais pourquoi chercher des difficultés..... — Elles ajoutent un

charme au plaisir : allons, on t'a cousu dans une peau de sanglier, descends le fossé, je te sauterai sur les épaules, et nous passerons à l'autre bord. — Ce malheureux goût pour les aventures ne sera donc jamais satisfait? — Oh! que de raisons! monsieur, portez-moi, et passez ».

Trufaldin obéit. Au milieu du fossé il trouve une fouêne qui servait à piquer des anguilles : « Voilà une arme, dit Mendoce, qui doit mettre à la raison le mari le plus brutal ». Il relève les trois pointes de la fouêne, en appuie le manche contre son épaule, et ressemblerait à Neptune armé de son trident, s'il était vieux et laid comme le dieu, s'il portait une couronne, et si son joli corps était drapé, au lieu d'être nu.

Les voix de nos voyageurs avaient pénétré jusque dans la maison; la

maîtresse était seule; elle n'avait rien distingué du colloque; mais, surprise d'entendre des hommes à pareille heure, lorsque l'humeur connue de son mari les éloignait, même en plein jour, elle descendit dans une première enceinte fermée par une grille de fer, et cria *qui vive!* à travers les barreaux.

A ce cri, que Trufaldin crut sorti du plus mâle des poumons, il se jeta la face contre terre. Mendoce se retint au manche de sa fouène, monta sur les reins de son écuyer, et, se plaçant en héros de théâtre, il répondit qu'il s'appelait *saint Michel*, qu'il venait une seconde fois de terrasser le démon, qui rôdait sans cesse autour de cette maison, sur laquelle lui archange veillait, qu'il priait la maîtresse d'ouvrir la grille, afin qu'il jetât l'esprit immonde dans sa mare,

parce que la bouze de vache a une vertu particulière, ignorée en Europe, et très-connue sur les bords du Gange.

La dame ne savait pas ce que c'est que le Gange, et elle trouvait que saint Michel pouvait fort bien jeter son diable dans un puits qui était dans la première cour. Trufaldin, qui ne voulait pas jouer satan jusqu'au bout, se dérobait de dessous les pieds de Mendoce, et courait sur ses genoux et sur ses mains. Mendoce répondait à la maîtresse du logis; la maîtresse lui répliquait; plus le colloque se prolongeait, plus les idées superstitieuses s'éloignaient, et moins saint Michel espérait que la grille s'ouvrirait. Il allait essayer de la faire sauter avec son trident, quand Trufaldin poussa un cri à épouvanter tous les loups de la forêt. Mendoce se re-

tourne, et voit un homme vigoureux qui brisait à grands coups de fléau les épaules de son écuyer, et qui disait en grinçant des dents : « Je vais arranger saint Michel comme le diable, et leur apprendrai à tous deux à venir faire des contes bleus à ma femme quand je n'y suis pas. Hélas! disait le diable en faisant des grimaces vraiment diaboliques, jamais je ne fais de mal à personne, et je suis battu par tout le monde ». Comme il finissait ce mot, son redoutable adversaire tombe sur lui de toute la pesanteur de son corps, en poussant un profond soupir. Mendoce, qui trouvait fort mauvais qu'un autre que lui battît son écuyer, venait, sans autre formalité, d'enfoncer sa fouêne dans le flanc du batteur, sans réfléchir que sur les bords du Gange, comme en Europe, chacun est maître chez soi, et que

celui qui viole un domicile, doit s'estimer heureux, dans tous les pays du monde, d'en être quitte pour quelques coups de bâton. Quoi qu'il en soit, l'homme au fléau se mourait, et bien que le tragique n'appartienne pas à cet ouvrage, vous conviendrez qu'on ne fait pas un roman de chevalerie sans tuer quelqu'un, et il vaut mieux que ce soit un fripon qu'un autre.

Mendoce se repentait amèrement de sa vivacité. Oter la vie à un homme lui paraissait un acte horrible quand la nécessité y forçait; c'était un crime irrémissible quand on le commettait de sang-froid, ou par un simple mouvement d'orgueil. Il sentait des larmes qui allaient s'échapper, lorsque la dame du logis ouvrit la grille avec vivacité, courut à son mari en sanglotant, le jugea mort, le retourna avec son pied pour s'en assurer tout-

à-fait, et, jetant ses bras au cou de Mendoce, elle lui couvrit le visage de baisers, en lui disant avec effusion : « Ah ! de quel homme tu m'as délivrée » !

Mendoce regardait cette femme, la bouche béante, les bras tombans, et à chaque baiser son étonnement redoublait. Allons, dit-il, si j'ai fait une bonne œuvre, à la bonne heure, mais, ma foi, je ne m'en serais pas douté ». Il relève Trufaldin, et la dame dit qu'elle va le coucher dans son propre lit, et lui bassiner tout le corps avec de l'eau-de-vie camphrée : autre stupéfaction de la part de Mendoce. Trufaldin, qui était rancuneux et qui ne craignait pas le défunt, le prit par les deux jambes, et le porta sur le bord du puits ; la dame l'aida à l'y jeter, et Mendoce ne concevait pas que la haine conjugale pût aller

jusque là. « Que diable! disait-il, il y a des cocus partout, mais accabler de caresses le meurtrier de son mari, aider à le jeter dans un puits, c'est un peu fort : à quel monstre ai-je donc affaire »?

Il avait pris Trufaldin sous un bras, pour l'aider à marcher, et la jeune femme s'empresse de le soutenir sous l'autre. « Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! répétait-elle à chaque pas, de quel homme je suis délivrée »!

Mendoce, dont la conscience se calmait par les exclamations réitérées, revenait à son caractère, et cherchait à démêler, autant que le permettait la faiblesse du jour, les traits de cette femme que la vieille avait dit être si jolie. Il crut trouver quelques rapports entre ce visage et celui de certaine fillette..... Pour la taille, il était difficile de la juger, la dame était

grosse, très-grosse, et cet état n'est pas avantageux.

En entrant dans la maison, la lumière d'une lampe qui brûlait encore, termina les incertitudes de Mendoce. « Hé! c'est toi, ma chère enfant! — Ciel! juste ciel! c'est le gentil chevalier de l'Ermitage! — Hé! par quelle aventure!..... — Par quel heureux hasard?..... — Depuis quand mariée?—Depuis quand changé en saint Michel? — Mais, ce mari que j'ai tué..... — N'empêchera plus que je sois au seul homme que j'aie jamais aimé. — Mais enfin, quel était-il? — L'ermite. — L'ermite! Oh, le coquin, je lui devais bien cela : embrassons-nous, ma chère petite; je t'assure que je ne t'ai pas oubliée un instant. — Ah, mon Dieu! ni moi non plus ». Ils disaient aussi vrai l'un que l'autre.

« Allons, dit Trufaldin, au moins dans ce cas-ci n'y a-t-il pas d'adultère ; c'est même une œuvre pie que de consoler les veuves : mais ne pourriez-vous remettre les consolations après mon pansement, car je souffre comme un damné. Il a raison, dit la petite. Laisse-moi un moment, mon ami : la maison, de l'or, des provisions et le temps, tout est à nous ».

Elle allume un grand feu, elle fait chauffer des restaurans, et Mendoce et Trufaldin se restaurent. Elle couvre le blessé de compresses d'eau-de-vie, elle bassine un bon lit, et elle aide l'écuyer, qui avait à peine la force d'y monter. En allant et en venant, en servant, en caressant Mendoce, elle lui contait l'histoire du frère Pacôme.

Ce drôle avait servi en qualité de soldat dans la seconde croisade. Il avait

contracté en Syrie l'habitude de la bonne chère et de la licence. De retour en Espagne, il trouva très-dur de travailler beaucoup, de manger peu, de dormir moins encore, et il se fit voleur. Il avait une bande nombreuse, à la tête de laquelle il faisait un butin considérable; mais ce métier, qui paraît si avantageux dans un pays sans police, avait pourtant ses inconvéniens. Les seigneurs du pays armèrent contre Pacôme; il était obligé de se battre tous les jours. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il n'était plus occupé qu'à se défendre.

Il jugea qu'il ferait bien de jouir des douceurs de la vie, et pour cela il commença par voler ses camarades, les abandonna ensuite, et chercha les moyens de se dérober à toutes les recherches. Il trouva l'ermitage habité alors par un honnête homme; car on

n'en disait ni bien ni mal. Il lui proposa d'un ton hypocrite de faire son salut avec lui. L'autre ermite était vieux; il avait besoin de quelqu'un qui pût aller à la quête, et faire le gros ouvrage de la maison : il admit Pacôme, et il mourut le troisième jour, probablement parce que le genre de vie que comptait mener le nouveau venu, demandait qu'il fût seul.

Vous savez comment, en paraissant vivre dans l'abstinence, il se procurait jusqu'au superflu; comment, en affectant la chasteté, il s'était fait un joli sérail : voici ce que vous ne savez pas.

Lorsque pour la seconde fois il eut dévalisé Mendoce, et passé la rivière à la nage, il se trouva dans un canton qu'il ne connaissait pas, et il fallait qu'il déposât son or quelque part. Il était bien décidé à ne pas retourner à

son ermitage ; mais il connaissait à l'autre rive des grottes, des chênes creux, où il avait souvent fait des dépôts quand il exerçait la charge de capitaine. Il repassa donc la rivière ; quand Mendoce fut éloigné, il se jeta dans le bois, et rencontra la petite, que le poids de sa dot empêchait d'aller bien lestement.

Il la battit d'abord à outrance, parce qu'il prétendit qu'elle l'avait volé. Il la traîna par une oreille de caverne en caverne, et, lorsqu'il voulait dormir, il lui attachait les deux jambes, et lui liait les mains derrière le dos, et la menaçait de lui ôter la vie, si elle faisait le moindre effort pour s'échapper. Débarrassé de son masque de dévot, il se livrait à sa férocité naturelle. Il était brutal lors même qu'il faisait le mari, ce qui arrivait très-fréquemment ; et c'étaient les

moyens les moins malheureux de la petite.

En allant et venant avec elle, il avait rencontré la maisonnette agréable que venait de faire bâtir un prébendier de Longarès. Le terrain relevait du seigneur Gonzalve, qui, moyennant un léger tribut annuel, promit au prébendier sûreté et protection. La maison plut à Pacôme, et il proposa au propriétaire de la lui vendre. Le propriétaire répondit qu'il l'avait fait bâtir pour son usage, et qu'il n'entendait pas s'en défaire. Pacôme eut envie de le tuer pour terminer la contestation ; mais il pensa qu'il ne fallait point se brouiller avec un seigneur dont il aurait besoin à son tour, s'il s'établissait sur des terres de sa relevance. Il jugea qu'un prébendier devait avoir quelque vice capital, et il espionna celui-ci. Il ne découvrit

rien, et il envoya la petite elle-même le tenter, avec l'ordre de lui donner toutes sortes de facilités. La petite accepta volontiers une mission qui lui donnerait quelque relâche. Elle espérait même trouver les moyens de s'échapper; mais Pacôme rôdait sans cesse autour de la maison : ce n'est pas qu'il aimât encore la petite, mais il trouvait du plaisir à la tyranniser.

Cette petite avait souvent envie d'avertir le pauvre prébendier de ce qu'on machinait contre lui; mais il y allait de sa vie, et la crainte lui glaçait la langue. Douce, bonne, elle caressait son hôte, qui était paisible et aimant. Ce qui devait arriver arriva : ils finirent par coucher ensemble.

Pacôme était convenu avec elle d'un signal extérieur quand ils en seraient là. La petite ne le donna pas la première, la seconde, la troisième

nuit ; mais le jour qui suivit, elle aperçut de sa fenêtre le redoutable Pacôme, qui lui faisait des gestes furieux, et le soir, elle attacha, en pleurant, son fichu blanc en dehors de la maison, et descendit ouvrir le verrou d'en-bas, quand le prébendier fut endormi.

Pacôme avait employé utilement ces trois ou quatre jours. Lorsque la petite le croyait caché sous un mur, derrière un arbre, il rassemblait des témoins aussi honnêtes gens que lui, et un tabellion qui l'avait deux fois tiré d'affaire, en percevant pour épices la moitié des effets volés. Ils entrèrent à petit bruit, et ils entourèrent le lit du prébendier avant qu'il fût éveillé. Le tabellion le tira par la barbe, et lui dit avec dignité qu'il avait été informé de ses désordres, auxquels il refusait d'ajouter foi, et que sa visite n'avait eu pour but que de le justifier

aux

aux yeux de ses accusateurs; mais qu'une jeune femme dans son lit était une preuve sans réplique, et qu'il ne pouvait se dispenser de faire son devoir. Il commença un procès-verbal, qu'il allait, disait-il, envoyer à l'évêque de Sarragosse.

Pacôme intercéda vivement pour le prébendier : « Il ne faut pas, disait-il, que cet ecclésiastique perde sa prébende et sa liberté, parce qu'il a été faible; on assure d'ailleurs qu'il n'est pas coutumier du fait : il ne faut pas non plus que le scandale qu'il cause reste sans punition; le châtiment le plus chrétien, parce qu'il sera le plus utile, c'est de lui ôter une maison qui lui procure la facilité de pécher. Je lui en ai offert un bon prix; j'en vais donner moitié, qui sera partagée en vacations entre le seigneur Tabellion et ses gens : le contrat qu'on va faire

pour la quittance du total, et tout sera dit ».

Il est dur de payer aussi cher les bontés d'une jolie fille; mais il est cruel d'expier quelques jolies nuits dans la misère et la captivité. Le prébendier apprécia les sollicitations de Pacôme à leur juste valeur, mais il se crut trop heureux de s'en débarrasser en lui abandonnant sa maison. Il signa le contrat, fut éveiller son vieux domestique, monta sur sa mule, et retourna à Longarès, dégoûté pour jamais de la manie de bâtir.

Le fripon de Pacôme s'établit aussitôt dans son nouveau domaine, et paya le prix convenu à ses fidèles amis. Satisfait de la docilité de la petite, il voulut lui donner la marque la plus flatteuse de sa satisfaction, le don de sa main. La vérité, qu'il ne disait pas, c'est qu'il voulait s'attacher une femme

dont il venait d'éprouver l'adresse, et qu'il comptait employer souvent à l'avenir. La petite n'osa le refuser, en partie par timidité, un peu par l'espoir d'un sort avantageux, du moins du côté de la fortune, et par l'idée assez vraisemblable que l'opulence pourrait faire de son mari, comme de tant d'autres que nous connaissons, un homme à-peu-près honnête.

Le mariage fait, elle vit qu'elle s'était trompée sous tous les rapports. Les prodigalités de Pacôme le réduisaient sans cesse aux expédiens; il jurait, il battait alors, et menaçait souvent de faire plus : c'était un enfer anticipé que la vie de la petite.

Une des grandes ressources de son mari, était d'exercer l'hospitalité, et de dévaliser ses hôtes sans qu'ils pussent se plaindre; car il avait grand soin de se maintenir dans les bonnes

gages du seigneur Gonzalve, qu'il achetait à la vérité un peu cher; il avait triplé, quadruplé le tribut que lui payait le prébendier, mais il savait s'en dédommager.

Un étranger égaré ou surpris par la nuit, se présentait-il chez lui, la petite était obligée de lui faire les yeux doux. Cent coups de fouet si elle y manquait, cinquante si le voyageur ne se prenait pas dans ses filets, et jamais Pacôme ne manquait à sa parole. Grande chère et bon vin achevaient ce que les œillades de madame avait commencé. Pacôme alors feignait d'être dans l'ivresse, il gagnait en chancelant une chambre voisine, se jetait sur une couchette, et ronflait bientôt à tout faire trembler; l'état présumé du mari faisait naître la confiance du voyageur, il devenait entreprenant, la petite se montrait facile, et au mo-

ment le plus intéressant. Pacôme arrivait, sa longue épée à la main, et paraissait prêt à percer d'un même coup l'ingrat qui outrageait la sainte hospitalité, et la perfide qui le déshonorait. Ce coquin avait un extérieur imposant et une voix forte; il ne manquait pas d'esprit, et il avait arrangé un protocole tel, qu'un seigneur ne se serait pas exprimé autrement. Il intimidait le pauvre voyageur, qui se trouvait trop heureux de composer avec le mari outragé, de se retirer sain et sauf en lui laissant son argent, et il gardait le silence sur le tout, parce qu'on ne se vante jamais d'une aventure galante dont on a été la dupe.

La petite était née sensible, et l'éducation n'avait pas éloigné d'elle la faiblesse, compagne ordinaire de la sensibilité. Toujours prête à céder à

cœur, elle détestait la vie crapuleuse où l'abus de la force la réduisait. Si du moins elle avait eu quelque domestique à qui elle pût se confier, et qui fût disposé à la tirer de cet insupportable esclavage! mais Pacôme avait trop d'intérêt à n'avoir pas de témoins de ses actions, pour vouloir être servi par d'autres que sa femme; ce service était pénible, il était exigé avec la plus impérieuse dureté, et tel était l'état de cette malheureuse, qu'elle avait souvent pensé à se détruire, quand Mendoce vint la délivrer de son scélérat de mari.

Rien ne s'oublie aussi aisément que le mal passé. La petite se voyait une veuve très-opulente pour son état; l'avenir ne lui promettait que des jouissances, et le présent lui offrait un joli homme à qui elle avait souvent été infidèle, mais qui avait fait une forte

impression sur son cœur. Elle lui proposa tout bonnement de l'épouser et de partager avec lui ce qu'elle avait. Mendoce s'était promis de ne jamais se marier que pour un mois; il fit beaucoup de la proposition de la petite veuve, l'épousa sur-le-champ, l'épousa plusieurs fois encore dans un lit bien chaud qu'elle consentit à partager avec lui, mais sans notaire et sans prêtre. Il protestait à la petite que cette manière valait mieux que l'autre, et la petite convenait qu'au moins les résultats étaient les mêmes.

« Ah çà, dit-il en s'éveillant, comment vais-je m'habiller, car je suis las de jouer à l'ange et à l'archange? — Mon cher petit, tu choisiras au magasin. — Ah! tu as un magasin? — Complet : magistrats, guerriers, marchands, tout a passé ici..... — Et y

laissé quelque chose? voyons ton magasin ».

Il était amplement fourni. En tournant et retournant tout, Mendoce reconnut deux ou trois de ses habits, autant de soutanelles à Trufaldin, qui étaient dans les ballots que portaient les mules qu'avait si bien gardées le frère Pacôme : « Ma foi, dit-il, c'est une vraie trouvaille, et personne ne dira que nous nous sommes habillés à la friperie ». L'ange Gabriel reprend la tournure d'un élégant et riche seigneur; la petite le regarde, essuie furtivement une larme, et lui dit : « J'ai eu tort de te proposer de m'épouser tout-à-fait; mais si ne je suis pas digne de ton nom, je mérite ton cœur; donne-le moi, reste ici; tu partiras quand tu seras fatigué de ta petite; mais elle fera tout pour te plaire long-temps, car elle sent

que son bonheur la quittera avec toi ».

Mendoce était léger, inconsidéré, fou, mais il avait le cœur bon. Ce langage, simple et vrai comme la nature dont il était l'organe, fit sur lui une forte impression; il promit à sa petite plus qu'on ne peut tenir à vingt ans, et sa petite le crut, parce qu'elle désirait qu'il fût sincère.

Trufaldin, qui n'avait rien de mieux à faire que de réfléchir dans son lit, et que la peur rendait prévoyant, les interrompit pour leur demander ce qu'ils comptaient faire de feu frère Pacôme, qui gisait dans le puits, et que le premier venu pouvait reconnaître : « Que m'importe ce drôle, disait Mendoce? Et à moi, ajoutait la petite? Que diable, reprenait Trufaldin, soyez donc conséquent une fois dans votre vie. Vous avez tué un fri-

tion, c'est fort bien; mais vous n'ignorez pas qu'il est défendu de se faire justice soi-même. — Et quand on ne nous la fait pas? — Il faut souffrir. — Je ne souffre rien. — Il n'est pas question ici de faire l'aimable; il faut tirer Pacôme du puits, l'enterrer de votre mieux, puisque je suis hors d'état de vous y aider, et dire à ceux qui viendront le demander, qu'il est disparu, et qu'il a abandonné sa pauvre petite femme. Sans cela, partons à l'instant, et je vous suivrai comme je pourrai, ou bien il faudra vous suivre en prison, dont votre père vous tirerait sans doute; mais il n'est pas agréable d'avoir un procès criminel sur le corps, quand on peut se l'épargner. — Allons, tais-toi, bavard, nous allons suivre ton conseil pour t'engager au silence. — Bavard! bavard! on bavarde

toujours quand on vous parle r-
son ».

La petite prend un croc et une corde, Mendoce la suit et essaie à repêcher le défunt. Il y mettait toutes ses forces, mais il était mal-adroit comme un seigneur. La petite secondait ses efforts, et elle fit tant, que le fils de Pacôme, de Mendoce, ou de tel autre, incommodé de cet exercice, demanda à sortir d'une manière si positive, que madame sa mère jeta les hauts cris, et rentra en tenant son petit ventre à deux mains. Mendoce jeta sur Pacôme quelques paquets d'osier, destinés probablement à attacher des treilles qui grimpaient le long des murs, et qu'il était assez naturel d'humecter. Il courut après la petite, embarrassé comme un jeune homme qui ne connaît de l'amour que la partie agréable, et qui jusqu'alors s'était

peu inquiété des suites de ses plaisirs : « Ah, mon Dieu! disait-il en courant çà et là, ah, mon Dieu! pas de matrone, et où aller en chercher une? Trufaldin, entends-tu quelque chose à cela? — Oui, sans doute, je sais qu'il faut rendre douloureusement ce qu'on a pris avec volupté, d'après l'arrêt de Dieu, qui prononça que, puisqu'Eve avait mangé une pomme, les femmes enfanteraient avec douleur. — Et comment enfantaient-elles auparavant, butor? — Avec délices, seigneur. — Il faut que leur construction ait diablement changé; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit : il faut aider cette chère enfant; lève-toi, et viens ici. — Hé! je ne saurais me remuer. — En ce cas, je vais faire la sage-femme. — Ah, mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais voir cela ».

Mendoce retrousse ses manches, et

se met à genoux devant sa petite, qui l'effrayait par ses cris. Faites ceci, faites cela, lui disait-elle, et Mendoce éperdu faisait tout le contraire. Il avait les mains partout, il suait sang et eau, et il allait probablement tuer l'enfant et la mère, lorsqu'il aperçut quinze à vingt cavaliers dans la cour, dont probablement Pacôme avait laissé la porte ouverte en rentrant. Il les prend pour des compagnons du défunt; il laisse sa petitie crier, saute sur une hache, et s'avance bravement au-devant de cette troupe, en criant : *Vinci aut mori*, reste précieux du latin que lui avait appris Trufaldin.

Vinci aut mori est excellent à la guerre, lui répond un homme qu'il reconnaît pour le frater du château de son père, *nunc est bibendum.*

Mendoce sentit d'abord que c'était lui qu'on cherchait, et il ne concevait

pas que le frater ne le reconnût point. Il y avait de bonnes raisons pour cela. En faisant la sage-femme, en portant ses mains partout, il les avait aussi portées à son visage couvert de sueur, et il avait plutôt l'air d'un boucher, que du fils du seigneur propriétaire d'un cinquième de la Catalogne.

« *Nunc est bibendum*, répète le frater. Il s'agit bien de boire, répliqua Mendoce, persuadé qu'il n'était pas connu, par un prodige qui le confondait, aidez-moi, si vous pouvez, à sortir du plus grand embarras où je me sois jamais trouvé. — Qu'est-ce que c'est? — Ma femme accouche.... — Ah! et vous avez voulu faire un métier auquel vous n'entendez rien; je croyais que vous veniez d'égorger un bœuf : voyons votre femme. — Le seigneur est homme de l'art? — Chirurgien-major des villes et villages du

comte d'Aran. — Ah! comment se porte ce cher comte? — Mal ; il a un libertin de fils qui le mettra au tombeau ; mais voyons votre femme. — Et croyez-vous que le fils ait des torts? Un père qui veut l'enfermer.... Qui vous a dit cela? — La renommée. — Et ce fils n'a pas passé par ici? — Je ne crois pas. — Nous le cherchons partout, avec les hommes d'armes du comte de Cerdagne, et malheur à lui si nous le rencontrons. — Prenez garde, frater, qu'il ne vous châtie lui-même. — Oh! je suis en force, nous sommes vingt contre un; mais voyons votre femme ».

Mendoce ne se souciait pas trop que le frater entrât, parce qu'il ne pouvait manquer de reconnaître Trufaldin, que le mal tenait cloué dans son lit. D'un autre côté, il sentait le besoin qu'avait la petite d'un secours

urgent, et il trouvait plaisant de faire accoucher sa maîtresse par le chirurgien de son père. Il pesait le pour et le contre, et l'accoucheur était déjà en position, et commençait son office. Mendoce, intrigué, prit une couverture, la jeta sur le lit de Trufaldin, et dit bien près du traversin: *Si tu remues ou si tu parles, tu es mort.*

Trufaldin avait eu d'abord une forte démangeaison de se faire reconnaître, et de rendre son maître à sa famille; mais il avait fait des sermens affreux, et on ne perd pas son ame pour obliger les hommes. Il sentait que les cavaliers le forceraient à parler, s'il se laissait voir par eux; rompre le silence lui paraissait impossible; s'exposer à être battu..... Il l'avait été autant que mortel puisse l'être sans en mourir. Il s'était tiré de son lit, comme

il avait pu, et s'était allé blottir dans une grande armoire qui servait de garde-manger.

Nunc est bibendum, redit le frater, en recevant un enfant gros et gras, qui ne se sentait nullement des chagrins de madame sa mère. Mendoce, enchanté de voir la petite délivrée, conduisit l'accoucheur au garde-manger, lorsqu'une seconde troupe parut dans la cour : c'était l'intendant de Gonzalve, qui cherchait à réparer le vide que la dernière fête avait fait à sa caisse, qui faisait une tournée chez ses redevables, dans une litière bonne et commode, et qui faisait escorter d'une manière imposante ses sacoches, qu'on portait devant lui.

Mendoce, que tout intéresse ou intrigue, s'arrête, regarde; le frater ouvre l'armoire, et voit quelque chose de velu derrière une moitié de cochon;

il examine de plus près, distingue une figure humaine, et s'écrie : « Le voilà! le voilà! — Qui donc, reprennent ses hommes d'armes? — Trufaldin, celui qui accompagne notre jeune maître, et il va nous dire où il est ». Mendoce rougit, Trufaldin mit le doigt sur sa bouche, pour indiquer qu'il ne pouvait rompre le silence; le chef des hommes d'armes, impatient, s'avance vers lui, la masse levée; Mendoce se jete en avant avec sa hache, et jure qu'il ne souffrira pas qu'on porte la main sur un homme qu'il a reçu chez lui, et qu'il a trouvé dans la forêt, moulu des coups que lui a donnés son maître en le quittant.

Ce conte assez vraisemblable, d'après la violence connue du jeune d'Aran, l'air naturel du conteur, en imposèrent aux cavaliers, qui allaient s'en retourner, en se contentant de ramener

Trufaldin, quand l'intendant de Gonzalve entra dans la maison, entendit des cris d'enfant, et félicita la petite. Il ne fallut qu'un mot pour mettre le frater sur la voie; il conta le plus prolixement qu'il put, que le mari de la jolie petite femme avait failli la tuer par un zèle mal entendu; qu'heureusement lui, chirurgien, était arrivé assez à propos pour prévenir un malheur. Vint ensuite l'énumération des bévues du mari et des difficultés étonnantes que l'art avait surmontées. « Tout cela est fort bien, reprend l'intendant, et je vous fais mon compliment; mais je n'ai pas de temps à perdre: voyons, où est le mari? — Hé! parbleu, le voilà, dit le frater en lui montrant Mendoce. — Cette figure barbouillée, lui! Pacôme est plus grand que lui de toute la paume de ma main ».

Mendoce sentait bien qu'il était inutile de chercher à en faire accroire à l'intendant, et qu'il fallait enfin prendre la route de la tour du Nord. Il se mit à siffler un petit air en homme décidé, qui a fait ce qu'il a pu pour éviter la prison, mais qui a le courage de la braver.

Pendant qu'il sifflait au milieu des hommes d'armes qui formaient un cercle exact autour de lui, l'intendant interrogeait la petite, qui mentait, comme de raison, et le frater s'approchait de son jeune seigneur, un bassin d'eau claire à la main. « J'ai eu l'honneur, lui dit-il respectueusement, de faire l'accoucheur à votre sollicitation, permettez que je fasse maintenant le barbier : je ne vous épilerai pas la moustache, puisque vous n'en avez pas encore, mais je m'assurerai, du moins, si la jolie figure que je

soupçonne sous cette marqueterie rouge, y est en effet. Allons, soit, dit Mendoce en riant, viens, mon cher Domingo, viens me débarbouiller ».

Le frater saute de joie en s'entendant nommer, et ne doute plus de rien. Il persuade à Mendoce, en le décrassant, que son père lui pardonnera bientôt, que sa mère le fléchira sans doute, mais qu'à tout événement il fallait qu'il marchât avec ses hommes, dont il serait traité avec le respect qui lui était dû, s'il n'était pas récalcitrant. Ces gens-là, disait Mendoce en lui-même, ne peuvent avoir l'ordre de me tuer; si je les attaque, ils fuiront devant moi..... Oui, mais je suis à pied, et ils sont à cheval; ils me suivront, me harcèleront, ils ne me laisseront pas un instant de relâche, ils finiront par me forcer comme

un lièvre, et ils m'emporteront : « Allons, allons, dit-il tout haut, faites mon paquet, celui de Trufaldin, et partons pour la tour du Nord, puisque définitivement il faut en essayer ».

Trufaldin finissait de s'habiller, à l'aide de son intendant qui l'avait reconnu, et ils se félicitaient ensemble d'un dénouement qui allait rendre monsieur l'aumônier à la vie douce pour laquelle la nature l'avait formé. La petite, bien fâchée de perdre son joli seigneur, sentait pourtant que les prérogatives du veuvage et son enfant pouvaient consoler de bien des pertes. Cette scène, qui avait pu être orageuse, allait se terminer avec simplicité, résignation et bonhomie, lorsqu'un homme de l'escorte de l'intendant entra en criant : « Au meurtre ! au meurtre ! en voulant faire boire nos

chevaux, nous avons tiré Pacôme du puits. ».

A ces mots, le tableau change en un clin d'œil. Mendoce pâlit, Trufaldin trembla, et la petite se mit à pleurer. L'intendant, assez bon diable, ne condamnait encore personne; mais le chef de son escorte, homme madré et considéré de Gonzalve, s'érigea aussitôt en juge, et interrogea sévèrement la veuve. Mendoce, trop généreux pour la laisser sous le soupçon d'un crime dont elle était innocente, prit la parole, s'accusa avec fermeté, fournit en preuves contre lui-même l'habit mouillé encore, avec lequel Trufaldin avait passé le fossé, la fouêne, dont le manche couvert d'une humidité verdâtre, n'avait pu être trouvée que dans l'eau, les dents de cette fouêne faisant autant de blessures au flanc du défunt, le fléau avec lequel

Pacôme avait éreinté Trufaldin, qui douze heures auparavant se portait à merveille, et jouait les saints Mystères au château même de Gonzalve; enfin il conclut que la petite veuve n'avait pu être d'intelligence avec eux, qui avaient passé un mois chez le châtelain, et que le seul tort qu'on pût leur reprocher, c'était d'être entrés par un autre chemin que la porte, et qu'au reste Pacôme, dont il cita les hauts faits, avait bien mérité sa triste fin.

L'officier, après avoir réfléchi, pesé, commenté chaque phrase et vérifié chaque fait, proclama la petite veuve innocente, et il ajouta que le seigneur Gonzalve ne souffrait pas qu'on tuât impunément des vassaux qui lui payaient soixante marcs d'argent par an, que ce seigneur avait sans doute beaucoup d'amitié pour Mendoce, mais que son devoir, à lui, était de

le

le conduire provisoirement dans les prisons de sa juridiction..... « Dans tes prisons, faquin! interrompit fièrement Mendoce. — Qui osera l'y conduire, reprit plus haut encore l'officier de Cerdagne, et faire un tel affront au nom d'Aran? — Ce sera moi. — Toi! — Il ira. — Il n'ira point. — Il ira, vous dis-je. — Par saint Jacques, tu en as menti ». Un vigoureux soufflet est la dernière réplique de l'officier de Gonzalve, et celui de Cerdagne tire aussitôt l'épée.

« Amis, dit-il à ses hommes d'armes, nous devons rendre ce jeune seigneur à son père; et vous devez venger l'affront que votre chef a reçu. En avant, marche ».

Les deux troupes se choquent, se battent d'abord dans la maison, se poussent et se développent dans la cour. Ceux qui ont le temps de saisir

leurs chevaux, sautent dessus, les autres combattent à pied; on se charge avec une égale fureur.

Mendoce était bien loin de vouloir du mal à Gonzalve, et même à ses gens. Il se jeta dans la mêlée, il parla, il cria, il proposa des voies d'accommodement; peine inutile. L'officier de Cerdagne était brave comme son seigneur, et incapable de pardonner un soufflet; l'autre n'était pas homme à se laisser tuer sans se défendre, et tout ce que Mendoce gagna à vouloir arranger des gens décidés à se battre, ce fut un coup de poitrail de cheval, qui le jeta à dix pas.

Il prit de l'humeur à son tour, et se rangea du parti de ceux qui appartenaient à l'intime ami de son père, et qui voulaient lui sauver la honte d'être emprisonné comme un crimi-

nel. Sans casque, sans cuirasse, sans la plus légère cotte de mailles, il se jette au milieu des hommes d'armes, couverts de fer, et joue de sa hache en déterminé. Joignant la ruse à la valeur, il se glissait entre les chevaux, leur coupait les jarrets, et échappait aisément à ceux qui combattaient à pied, et que le poids de leur armure empêchait de courir aussi lestement que lui.

L'affaire fut long-temps à se décider. Ces armures complètes rendaient les guerriers presqu'invulnérables; il était plus facile de les assommer que de les blesser. Cependant les troupes de Cerdagne, exercées, aguerries, devaient l'emporter sur celles du pacifique Gonzalve; et ce fut ce qui arriva. Mendoce s'était emparé d'un cheval qui errait çà et là, sans cavalier, et il acheva de fixer la victoire.

Quand il la vit certaine, et qu'il crut pouvoir quitter le combat sans honte, il prit un parti fort simple; il fit une volte de côté, enfila au grand galop la porte de la cour, et se jeta dans le bois en s'écriant : « Ma foi, me voilà encore une fois revenu de la tour du Nord ».

Sa fuite fait cesser à l'instant la bataille, dont il était l'unique cause. Ceux des deux partis qui se portaient bien, se mettent à l'instant à sa poursuite, les uns pour le ramener chez son père, les autres pour le conduire dans les prisons de Gonzalve. Leurs prétentions réciproques, trop clairement énoncées en galopant, amenèrent, à la lisière du bois, une seconde risque très-favorable au fugitif. Il suivit un sentier battu, de toute la prestesse de son cheval, ne s'occupa plus de ce qui se passait derrière lui, et

fort peu de l'avenir : il avait bien déjeûné, et n'était pas homme à s'inquiéter, tant qu'il n'avait besoin de rien.

Quand les combattans eurent brisé bien des épées et bien des lances, et qu'ils eurent épuisé leurs forces, il fallut qu'ils s'arrêtassent. Ils convinrent qu'ils s'étaient tous comportés en braves gens, et que, puisque Mendoce s'était échappé, ce qu'ils pouvaient faire de mieux, c'était de s'aller refaire chez eux, et ils en avaient besoin : il n'en était aucun qui ne fût couvert de contusions, beaucoup étaient blessés, heureusement il n'y avait pas de morts. Le frater fit les premiers pansemens du mieux qu'il put, et on se sépara bons amis, en apparence, et sans avoir rien gagné que des coups, ce qui arrive communément à la fin de toutes les guerres.

L'intendant seul perdit à celle-ci : il ne retrouva pas sa litière.

La troupe de Cerdagne trouva, en arrivant au château, les trois autres corps rentrés. La longueur, l'inutilité des recherches, les fatigues continuelles avaient dégoûté jusqu'à Cerdagne lui-même; la mauvaise saison approchait, les chemins devenaient impraticables; il licencia son monde jusqu'au printemps, selon l'usage du siècle, où les vassaux ne devaient de service que pendant un temps limité.

Cerdagne fut rendre compte du triste succès de son entreprise. Il raconta à d'Aran comment on avait trouvé son fils près du château de Gonzalve, comment il s'était échappé de nouveau; il jugea de son séjour dans ce canton, qu'il était retenu par quelqu'amourette. Il espérait qu'un autre

moyen qu'il avait imaginé, réussirait mieux que le premier; le comte d'Aran n'y comptait guère, et la réserve de la comtesse ne permettait pas qu'on s'ouvrît à elle sur cette dernière ressource. Cerdagne prévoyait que dans tous les cas Mendoce resterait aux environs de Longarès jusqu'à la belle saison, puisqu'il était à-peu-près nu et sans argent, et il conclut qu'au pis-aller il fallait prendre patience jusque là.

Le papa se désolait, la maman était au désespoir; Cerdagne ne riait plus, l'escapade commençait à lui paraître longue et forte. Cependant trois affligés trouvent toujours quelques motifs de consolation, et le moins triste amuse quelquefois les autres; c'est ce que fit Cerdagne pendant plusieurs jours : il vit ses amis sourire à l'espoir du printemps, il retourna près de sa Séraphine, la seule avec qui il pût

converser, depuis que l'enjouée, la sémillante et parfois raisonnable Rotrulde était absente, et pour cause.

Courons maintenant sur les traces de Mendoce, que nous avons laissé galopant sur son grand cheval de bataille. Il chantait, le monsieur, et ne pensait pas aux entrailles maternelles que son absence déchirait, aux larmes secrètes qu'il faisait répandre. Ingrats enfans, que vous nous causez de peines! Et vous vous plaindrez, quand les vôtres nous vengeront un jour, et vous trouverez des gens qui vous plaindront, et vos enfans aussi seront plaints à leur tour, quand vos petits-enfans commenceront leurs fredaines; car tout le monde en doit faire plus ou moins! le premier homme a donné un mauvais exemple; ceux-là se suivent aisément, et celui d'Adam le sera jusqu'au dernier homme. Après cela,

la fin du monde; l'extinction de la matière, qui ne peut s'anéantir; l'éternité, que personne ne conçoit, mais dont on ne saurait douter; le paradis, placé on ne sait où; l'enfer, au centre de la terre, qui ne sera plus; le purgatoire..... Mais où diable vais-je m'embarquer? Rions, rions, et laissons toutes ces rêveries aux cerveaux atrabilaires.

Mendoce galopait donc, et chantait la chansonnette. Il suivait un sentier aussi riant que le permet la nature à la fin d'octobre. Les arbres verdoyaient encore, et un soleil faible, mais pur, dardait ses rayons à travers les branches qui se dépouillaient à chaque coup de vent. Mendoce était sur une éminence où quatre chemins se croisaient : « Lequel prendrai-je, disait-il? Ma foi, pour les affaires que j'ai à suivre, la route est bien indifférente ».

Et il se décide pour celle qui lui offrait les sites les plus piquans.

Il descendait, galopant toujours, et faisant succéder une seconde chanson à la première, quand il aperçut une litière dans le fond du vallon, sur lequel il dominait. Elle allait au pas, comme vont toutes les voitures portées sur le dos de deux mules, et l'aimable polisson devait la joindre en dix minutes. « Je trouverai là-dedans, disait-il encore, quelque prélat, quelque douairière, quelque médecin. Le premier doit nourrir son prochain, le second sera sensible à mes charmes, et je ne crains le troisième qu'au coin de mon chevet : avançons ».

En avançant, il reconnaît des panaches de mulets aux couleurs du seigneur Gonzalve; bientôt il aperçoit sa bannière flottant à la tête de la litière : « Parbleu, dit-il, c'est Séphora

qui se promène, et quoiqu'il fasse un peu frais, je peux jouer à l'ange Gabriel, ici comme ailleurs. Elle n'a pas de suite, et cela ne laisse pas d'être commode ». Il pousse plus vivement encore, il approche, et il voit deux ou trois individus mêlés dans la litière : « Adieu, dit-il, adieu, flatteuse espérance de doux plaisir; c'est un hôpital ambulant que j'ai devant moi ». Il arrive, il voit son cher Trufaldin. Il regarde de plus près, c'est la petite veuve et son enfant. « C'est un prodige. — C'est un miracle. — Je suis ravie. — Je suis comblé. — Et pourquoi..... — Comment..... — Raconte-moi..... — Raconte toi-même ».

La petite, effrayée du carillon infernal qu'on faisait dans sa cour, craignant pour elle, pour le précieux et dernier rejeton du sang de Pacôme,

la petite s'était levée comme elle avait pu. Tout le monde se battait, hors Trufaldin, qui tremblait des quatre membres. Ils s'étaient mutuellement entr'aidés, et s'étaient juchés dans la litière, à laquelle personne ne pensait plus; ils étaient sortis à la barbe des combattans, qu'occupaient le désir de tuer, la nécessité de se défendre, et, comme Mendoce, ils avaient pris le premier chemin qui s'était présenté devant eux.

« Hé! où vas-tu comme cela, ma petite? — Je n'en sais rien, mon petit, et toi? — Je n'en sais pas davantage : je bénis le hasard qui nous réunit. — Tiens, cher Mendoce, ne nous quittons plus. — C'est bientôt dit, madame; je n'ai rien, et vous voulez que je me charge d'une femme en couche et d'un enfant auquel, à la vérité, je peux avoir contribué.....

Bah! reprit Trufaldin, ne savez-vous pas que les femmes pensent à tout: nous avons dans la litière l'or et l'argent du défunt; madame n'a laissé que des habits dont elle se soucie peu, et sa maison, que personne n'emportera. — Allons, soit, voyageons; je peux, sans scrupule, manger quelques marcs du trésor du frère Pacôme; ce sera une restitution : sur quelle route sommes-nous ici? — Je n'en sais rien. — Ni moi! — Ni moi. — Quelle est la ville la plus prochaine? — Je n'en sais rien. — Ni moi — Ni moi. — Quel parti allons-nous prendre? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Voilà un voyage qui commence bien : tâchons au moins de nous orienter. A six lieues devant nous, un peu à droite, un peu à gauche, doit être la ville de Longarès, qu'il faut éviter, de peur de trouver

le château de Gonzalve, que je ne me soucie pas de revoir, depuis que nous avons échiné ses gens. En tournant du côté du levant, nous trouverons la grande rivière d'Ebre, sur laquelle nous voguerons. Nous la descendrons jusqu'à son embouchure, où nous nous embarquerons pour la Catalogne; c'est prendre le long tour, mais personne ne nous suivra là. Nous nous tiendrons à dix ou douze lieues des domaines paternels, et certes, ceux à qui il prendra envie de me chercher encore, étendront leurs courses plus loin, parce qu'ils ne me soupçonneront pas l'audace de me tenir aussi près: voilà un plan arrêté. Le soleil va se coucher derrière nous, donc nous avons le levant en face; vive la joie! et poussons en avant.

« Ah çà, dit Trufaldin en se tournant péniblement du côté de Men-

doce, voilà un plan arrêté, c'est fort bien. Je m'embarquerai avec vous, moi, qui crains l'eau comme les chats; mais nous ne sommes pas encore à l'embouchure de l'Ebre, il est possible que nous ne trouvions pas un hameau d'ici à demain matin, et croyez-vous que je puisse passer la nuit dans une litière ouverte, moi, rompu à votre service; et votre petite, puisque vous la nommez ainsi, votre petite, qui est accouchée ce matin, peut-elle supporter le froid pendant une traite aussi longue? que le diable m'emporte, si j'entends rien à votre façon de voir. Vous seriez à merveille dans une des tours de votre père, vous feriez votre paix avec lui, vous reviendriez un haut et puissant seigneur, et vous aimez mieux courir les champs! A quoi vous a mené cette chienne de manie? En sortant de Sarragosse,

vous vous réfugiez chez un ermite qui vous vole. Vous le retrouvez en habit de cavalier, vous vous battez avec lui; il vous désarme, et m'enfonce une côte d'un coup de pied. Vous entrez chez un seigneur qui a une jolie femme..... crac, la tête se monte, vous lui faites jouer la vierge Marie, et saint Joseph à son époux. Vous êtes forcé de vous sauver de là sans haut-de-chausses et sans bonnet, et vous courez comme un basque après moi, qu'entraîne la mule d'une vieille sorcière. Elle vous parle d'une autre jolie femme..... pan, vous entrez chez elle sur mes épaules, le mari m'éreinte, et vous le tuez. Après cela, vous faites le mari vous-même, vous faites l'accoucheur; que ne faites-vous pas? Des hommes armés se présentent; vous vous battez avec eux, comme si vous étiez dans une

peau d'acier; enfin vous voilà parti pour la mer Méditerranée, et un naufrage terminera nos caravanes. Quel chien de plaisir trouvez-vous donc au métier que vous nous faites faire? Il me déplaît, seigneur, il me déplaît, et beaucoup. — L'ennuyeux péroreur! Hé bien! prends mon cheval, et de l'argent dans tes poches, retourne au château! et ne me romps pas la tête davantage; moi, j'aime le genre de vie que je mène : je respire le grand air, je m'amuse de tout, je ne dépens de personne, je suis enfin un habitant de l'univers. — Le beau titre! — Tu te plains des coups que tu as reçus, pourquoi n'es-tu pas plus brave? — Ma foi, monsieur, la valeur est un don que Dieu fait à qui bon lui semble. — Tu crains de mourir de froid dans ta litière, descends; j'ai ma hache d'armes, je bâtis en une demi-heure

une cabane pour nous tous, et le premier caillou frotté sur mon arme, nous allume du feu : tu vas me dire maintenant que tu crains la faim et la soif..... — Non, seigneur, non, je ne dirai pas cela; j'ai, comme madame, ma petite prévoyance : sous ce matelas est la moitié de cochon derrière laquelle j'étais caché dans l'armoire; plus, deux gâteaux cuits sous la cendre, et une dame-jeanne pleine d'un excellent vin. — Mais voyez donc ce maraud, qui a un magasin complet, et qui ose se plaindre, lorsque je voyageais gaîment, persuadé que je ne trouverais dans ce bois que des cure-dents! Allons, arrête tes mules, et je mets la main à l'œuvre ».

Il descend en effet de cheval, passe ses rênes dans une branche fourchue, et attaque le premier arbre à grands

coups de hache; il se hâte, les coups se succèdent sans interruption, il est hors d'haleine, et l'ouvrage avance peu. Il ne se décourage pas, mais il est forcé de prendre un peu de repos : « Voyez, disait-il, une main appuyée sur sa hache, et s'essuyant le front de l'autre, voyez s'il est une position aussi agréable que la nôtre : cet endroit nous plaît, hé bien ! nous y couchons. Demain, autre habitation, autres mets : je bâtis une cabane en roseaux sur le bord de l'Ebre, je fais des lignes avec la queue de mon cheval, et je vous sers un souper tout en poisson. Après demain.....
— Après demain, nous ferons comme nous pourrons; tâchez seulement de nous arranger un abri pour ce soir »; et Mendoce se remet à l'ouvrage, travaille beaucoup, et fait peu de chose. Il s'arrête une seconde fois,

et voit à quelque distance une tête qui se montrait derrière un gros orme, et qui le regardait fixement. Il court de ce côté, la hache à la main, et trouve un jeune homme d'une figure très-agréable, qui lui sourit avec douceur.

La jeunesse inspire la confiance, et la hache de Mendoce tomba d'elle-même à la vue de l'étranger. L'étranger s'avança vers Mendoce, lui présenta la main, et voilà la connaissance faite : « Je suis surpris par la nuit comme vous, lui dit le jeune homme; j'ai poussé mon cheval, guidé par les coups de votre hache, qui retentissaient dans la forêt : je croyais trouver un bûcheron, que j'allais prier de me conduire à sa hutte, et je me suis arrêté à l'aspect de votre litière, et des personnes qui sont avec vous. Votre conversation, que j'ai entendue, m'avait

donné sur vos moyens d'existence et vos principes, des soupçons qui m'ont déterminé à me cacher; mais une figure comme la vôtre dissipe à l'instant toutes les craintes, et je vois que vous êtes simplement un ami du plaisir, qui se dérobe à la sévérité paternelle. — Précisément, seigneur, et peut-être y a-t-il quelqu'analogie entre vos goûts et notre situation. — C'est absolument la même chose. — Parbleu, seigneur, je suis enchanté de ces rapports. — Je passerai la nuit avec vous, si vous le permettez, et je vais vous épargner bien du travail. — Vous me rendrez service, car je suis sur les dents ».

Mendoce croyait que le jeune homme allait prendre la hache à son tour; point du tout. Il remonta à cheval, s'éloigna au grand galop, et revint l'instant d'après avec un énorme pa-

quet derrière lui : « Mon valet, dit-il, portait en croupe cette tente et ces provisions ; c'est un garçon déterminé et bien armé : je l'ai laissé à cinquante pas pour veiller aux environs, avec l'ordre de se reployer sur nous, s'il entendait quelque chose de suspect.

Aussitôt le jeune homme et Mendoce déroulent une assez belle tente. Les piquets sont enfoncés, la toile est tendue, et on a une maison. On y porte les matelas de la litière, et voilà des lits où on couche les malades. Le jeune homme exhibe un fort joli souper, et Mendoce, qui ne veut pas lui céder en générosité, allume un bon feu, embroche son quartier de lard à un bâton bien enfilé, assied Trufaldin sur un tas de feuilles sèches, et le charge de tourner le rôt. Pendant qu'il cuit, on cause, on plaisante, on se plaît mutuellement, la confiance

s'accroît, et on se raconte ses aventures. Le jeune homme commence, et conte ce qu'il veut. Mendoce prend la parole après lui, et conte ce que vous savez. Il n'avait pas de motifs de rien cacher à un ami qui, comme lui, fuyait un père, qui paraissait de si bonne foi, et qui, dans aucun cas, ne pouvait être à craindre, puisqu'il était sans armes.

A mesure que Mendoce contait, la figure du jeune homme s'épanouissait davantage, la joie brillait dans tous ses traits; Mendoce attribuait cette gaîté à sa manière plaisante de conter : elle avait un motif tout différent.

Pendant que ces messieurs se faisaient des confidences réciproques, la petite veuve réfléchissait sérieusement à sa position critique. Si le jeune homme ne s'était pas présenté, elle n'aurait eu pour toit que le ciel; ce

désagrément l'attendait le lendemain; et peut-être les jours suivans, sans compter les dangers, les aventures désagréables, le défaut de soin dans des marches pénibles et longues, et tout cela, comparé à la vie douce qu'elle pouvait mener dans sa jolie maison, nuisait singulièrement aux charmes du beau Mendoce, et effaçait insensiblement le plaisir de l'avoir retrouvé. « A la vérité, disait-elle, c'est un joli homme, mais on en trouve partout; c'est un seigneur, et il me quittera au premier jour. Un bon mari qui me plaise, et dont je ferai la fortune, me conviendrait bien mieux; mais comment quitter Mendoce, après lui avoir proposé moi-même de le suivre »?

En effet, ce changement subit devait la faire accuser d'inconséquence, et je ne sais pourquoi on brave plus aisément

aisément la peine, les fatigues, qu'un ridicule.

Trufaldin, lui, tournait la broche, sans penser à rien qu'à se chauffer. Il présentait au feu son dos macéré, autant que le permettait l'exercice dont son maître l'avait chargé. L'eau-de-vie et la chaleur opérèrent un changement assez sensible. Il débrocha son porc, et le servit à ces messieurs avec assez de facilité.

Le souper fut très-gai, de leur part au moins, car la petite continuait à penser, et Trufaldin, qui se sentait mieux, ne s'occupa qu'à faire fête à tous les mets qu'il avait devant lui.

Le jeune homme trouvait admirable l'idée que Mendoce avait conçue de suivre les bords de l'Ebre : « Quoi de plus plaisant, disait-il, que de voyager sur l'eau, pendant que le papa vous cherche sur terre ! il y a

là de quoi le désespérer. — Je serais pourtant fâché d'ajouter à ses chagrins. — C'est à lui seul qu'il doit s'en prendre : enferme-t-on des jeunes gens comme nous? — C'est vrai, c'est très-vrai, ce que vous dites là, et je l'ai souvent pensé. — Malgré cela, pas de rancune; à la santé de nos papas. — Oh! du meilleur de mon cœur ».

Le jeune homme insinua ensuite qu'il était difficile de voyager avec une femme dans l'état de la petite; qu'elle exposait visiblement sa vie, et qu'on était revenu de la folie de se tuer pour prouver sa fidélité. Il ajouta qu'il était indispensable qu'elle retournât à son domicile, dont la frayeur l'avait chassée, qu'elle s'y rétablirait, qu'elle y reprendrait cette fraîcheur qui avait charmé son chevalier; qu'ils se rejoindraient facilement à Ampesta, dernière ville à l'embou-

chure de l'Ebre, ou dans une des jolies îles situées à peu de distance du rivage, où Mendoce vivrait agréablement et ignoré, jusqu'au moment où l'amour viendrait l'y combler de nouvelles faveurs. Très-probablement le jeune homme avait une intention en proposant ce plan; mais la petite et Mendoce ne virent que ce qu'il avait de raisonnable. Il favorisait les projets actuels de la première, et la fatigue de la soirée avait fait revenir le second de sa manie des cabanes.

Cependant ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Les amans se quittaient au douzième siècle comme au dix-huitième siècle, mais ils ne se disaient pas en face qu'ils s'ennuyaient mutuellement, et qu'ils seraient enchantés d'être débarrassés l'un de l'autre. Ce qui contribuait surtout à ranger intérieurement Mendoce de l'opinion

du jeune homme, c'est que sa petite était dans un état à ne pouvoir le dédommager de long-temps des peines qu'il prendrait pour elle, et comme elle, il disait à part lui : « C'est une jolie femme, mais on en trouve partout ».

C'était au plus adroit à amener une rupture dont personne n'eût à se plaindre, et dans les jeux de caprice, les femmes ont un tact, une finesse qu'il a plu à la nature de nous refuser.

La petite trouva un moyen qui conciliait tout. Elle se plaignit un peu d'abord, beaucoup ensuite, très-fort dans le milieu de la nuit. Mendoce, qui avait eu bien de la peine à s'endormir, fut réveillé par ses gémissemens continuels; il s'approcha d'elle d'un air touché; il lui dit, en s'efforçant de pleurer, qu'il l'aimait trop

pour souffrir qu'elle devînt victime de son amour, et il la conjura de retourner chez elle. La petite lui répondit en pleurant tout de bon, car la nature a accordé à ce sexe charmant le don de pleurer à volonté, la petite répondit qu'elle mourrait peut-être du regret de le quitter, mais qu'elle sentait bien qu'elle mourrait sûrement si elle continuait le voyage, et qu'elle prenait, par excès d'amour, le seul parti qui pouvait la lui conserver. La vérité, c'est que cette petite, Séphora et toutes les femmes que Mendoce avait trouvées jusqu'ici, n'aimaient que le plaisir, à qui elles donnaient le nom d'*amour*, beaucoup plus décent, ainsi qu'il a plu au charmant Boufflers d'appeler des cœurs.... ce que vous savez bien. Une autre vérité, c'est que Mendoce avait donné de bonne foi dans la même erreur. Il trouvera peut-être une

femme qui lui fera connaître le véritable amour.

Au point du jour la petite, après avoir rendu à Mendoce l'or que feu Pacôme lui avait volé, se laisse porter dans sa litière. Elle sanglotait pendant le court trajet, elle sanglotait quand elle fut dedans, elle ne pouvait détacher ses bras du cou de Mendoce, elle sanglotait après l'avoir quitté, on l'entendit sangloter après qu'elle fut partie, et quand elle eut fait quatre pas, on n'entendit plus rien.

Trufaldin avait voulu monter à côté d'elle, parce qu'il n'était pas encore, disait-il, en état de marcher. Le jeune homme avait observé qu'il était utile à son maître, qu'il commençait à se rétablir; il avait offert d'accompagner la petite veuve, et il avait instamment prié Mendoce d'accepter, comme une marque de sa sincère ami-

tié, son cheval pour son écuyer, et sa tente pour les nuits qu'ils seraient obligés de passer en plein vent. Cette générosité n'était pas trop naturelle; mais Trufaldin y trouvait son compte, et Mendoce n'en était pas étonné, parce qu'il se sentait capable, en pareille circonstance, d'un semblable procédé. Il avait un peu résisté pour la forme, et le jeune homme avait levé toutes les difficultés, en l'assurant que son valet gardait deux forts chevaux, et qu'il recevrait avec plaisir les mêmes secours de Mendoce, s'il le rencontrait un jour dans un état de détresse, ce qui n'était pas impossible.

« Le drôle de garçon, disait Trufaldin à Mendoce, quand ils se mirent en marche! Me voilà bien monté, je porte notre maison derrière moi, vous avez devant vous des sacoches qui

valent un buffet complet, et qui sont garnies au moins pour deux jours, et ce jeune homme nous a tout abandonné avec autant de facilité que si cela ne coûtait rien : tenez, seigneur, jeunesse, générosité, ou insouciance à part, cette conduite ne me paraît pas très-naturelle, et il y a quelque chose là-dessous. — Et que veux-tu qu'il y ait? — Moi, je ne veux rien : je désire que tout ceci soit aussi simple que vous le croyez. — Au moins, tu n'accuseras pas ce jeune homme d'être un voleur! — Oh! non, ses manières grandes..... — Il n'a pas l'air d'un trompeur. — Non, mais il pourrait en être un. — Et que peut-il nous faire? — Je ne sais pas. — Tu va voir qu'après nous être tirés des mains d'une cinquantaine d'hommes d'armes, je craindrai un jeune homme seul, plein de candeur et de fran-

chise, parce qu'il m'a abandonné une tente et un cheval dont j'avais besoin : va, tu n'es qu'un sot, et tu finiras par avoir peur de ton ombre. — Je ne suis qu'un sot, c'est bientôt dit : si vous aviez voulu écouter à Sarragosse le sermon que j'avais composé pour vous, vous auriez de moi une opinion toute différente. — Hé bien! voyons ton sermon, aussi bien je n'ai pas reposé de la nuit, et un chevalier errant doit dormir à cheval comme dans un lit. — C'est trop flatteur, en vérité; n'importe, je commence, et les beautés de mon discours vous tiendront éveillé. Et il reprend : Semblable à l'enfant prodigue, mon très-cher frère..... ». Et il n'avait pas fini le premier point, que Mendoce dormait d'un profond sommeil; et il le tirait par la manche, et Mendoce ouvrait les yeux, écoutait une ou

deux phrases, bâillait et se rendormait; et Trufaldin se mord les lèvres, et il veut punir son cheval, qui n'avait pas besoin de sermon, du mépris que Mendoce faisait du sien. Il lui allonge un coup de houssine sur les flancs, et le cheval prend le grand galop, et l'emporte à travers la forêt; et Trufaldin, qui n'a galopé de sa vie, jette les hauts cris, et Mendoce se réveille en sursaut, et il galope après son écuyer. Ils traversent des halliers, des ravins, ils arrivent à un chemin qui paraît assez fréquenté; le cheval de Trufaldin se jette de lui-même dans cette route, et court plus vivement encore. Trufaldin, désarçonné, se tient d'une main à la crinière, et de l'autre à la queue. Il fait des grimaces épouvantables, et finit par faire dans son haut-de-chausses.

Mendoce le suivait toujours, et riait

aux éclats; Trufaldin, indigné de cette gaîté hors de saison, lui tirait la langue, ne pouvant faire mieux. Dans la violence de ses efforts, il relève la queue de son cheval, à laquelle il se tenait, la croupière sort, la selle tourne, Trufaldin tombe, et le cheval galope tout seul. Mendoce, qui sent le besoin de monter son écuyer, galope après sa monture, et le laisse geindre et se frotter le derrière contre un arbre.

A force de galoper, le beau chevalier découvre les bords rians de l'Ebre, un peu au-dessus de la ville de Quinto. « Le cheval de Trufaldin, disait Mendoce, semble avoir deviné mes intentions : il m'a conduit à merveille. Sans doute il s'arrêtera, à moins qu'il ne passe la rivière à la nage ». Le cheval ne s'arrêta point; il tourna à droite, continua à galoper sur le

gazon qui bordait l'eau, et entra dans une maisonnette dont Mendoce était encore éloigné de deux cents pas.

A peine le cheval est-il entré par une porte, qu'il ressort par une autre; un homme saute dessus, et repart au galop; Mendoce enfonce ses éperons dans le ventre de son coursier, en criant *au voleur!* Le voleur gagne le bois, et disparaît; Mendoce arrive au lieu d'où ce malheureux cheval venait de repartir; il met pied à terre, il entre la hache à la main; ce n'est pas une maisonnette, c'est une écurie assez vaste, dont les mangeoires encore garnies annondent que dix ou douze chevaux viennent d'en sortir. Pas d'habitation auprès, par conséquent personne à qui on puisse demander des renseignemens; et, pour comble de malheur, la tente et les provisions du jeune homme sont der-

rière le cheval qu'on vient de voler avec tant d'effronterie.

Mendoce écumait de fureur; il frappait de sa hache les râteliers et les mangeoires, qui volaient en éclats. Fatigué de ce jeu qui ne le menait à rien, il sort pour reprendre son palefroi; il ne le trouve plus. Il s'étonne, il jure, il tempête, il regarde de tous côtés; un autre homme, sorti il ne sait d'où, s'enfuyait dessus à toute bride : « Allons, dit Mendoce, Trufaldin avait, ma foi, raison; ce jeune homme se sert des avantages de sa figure pour gagner la confiance des voyageurs : il m'a donné son cheval, bien sûr qu'il me conduirait ici, et que, de gré ou de force, on m'y prendrait le mien. Il faut pourtant avouer, ajouta-t-il en riant, que le tour est bien joué : j'aime qu'on montre de l'esprit, et même à mes

dépens. Après tout, j'ai mon or dans mes poches; je comptais voyager sur l'eau, cet événement rend nécessaire ce que j'avais décidé comme chose d'agrément, et je ne verrais pas le moindre mal à tout ceci, si j'avais déjeûné ».

Pour tromper son appétit, il usa de sa ressource ordinaire; il commença la chansonnette, en retournant vers l'endroit où il avait laissé Trufaldin, dont la société lui devenait plus nécessaire que jamais : c'était un être bien heureusement organisé, que ce jeune Mendoce.

Après un quart d'heure de marche, il aperçut son écuyer qui débouchait du bois, monté sur un âne qui trottillait d'assez bonne grâce : « Allons, dit Mendoce, nous perdrons quelque chose au change; mais enfin, pour

un blessé, un âne vaut beaucoup mieux que rien.

Trufaldin s'avançait avec un air de satisfaction qui annonçait qu'il n'avait pas regret au troc. Mendoce le regardait venir, assis sur l'herbe, continuant sa chansonnette, et s'interrompant quelquefois pour rire de la figure hétéroclite du bon homme. Ils s'approchent enfin : « Et où as-tu pris cet âne? — Je ne l'ai pas pris. — Où l'as-tu trouvé? — Je ne trouve jamais rien de bon. — On te l'a donc donné? — Précisément. — Ah, ah! — Un homme a paru tout-à-coup, et m'a dit : Monte là-dessus, laisse-toi conduire, et il a disparu. — Ces voleurs-là sont polis, au moins; ils ne veulent pas qu'un pauvre blessé aille à pied. — Ah! vous convenez enfin que ce sont des voleurs! — Il faut bien que j'en convienne, puisqu'ils m'ont

repris leur cheval, et qu'ils ont emmené le mien; au moins ne sont-ce pas des voleurs malfaisans : mais qu'as-tu dans ce bissac? — Je n'y ai pas regardé; je ne pensais qu'à vous rejoindre. — Voyons, mon ami, voyons : du pain, une volaille froide, du vin... Diable, c'est une trouvaille que cela : déjeûnons.

Mendoce détache le bissac, il aide à Trufaldin à descendre, il passe les rênes de la bride de l'âne dans son bras, il coupe la volaille en quatre avec sa hache, faute d'un couteau, et nos voyageurs reprennent des forces.

Ils finissaient de déjeûner, lorsqu'ils aperçurent un homme assez bien mis, et monté sur un cheval pie, qui venait à eux au petit pas. Mendoce, qui commençait à devenir défiant, donne les rênes à tenir à Trufaldin, et se lève, la

hache au poing. Bientôt il reconnaît dans cet homme un chevalier qui avait assisté à la représentation du mystère de la conception, et qui dans la journée lui avait fait toutes sortes de prévenances. Mendoce fut un peu honteux d'être trouvé dans un aussi pauvre équipage; mais il n'y avait plus moyen d'éviter la rencontre, et il entra en conversation avec cette facilité, cette grâce qui ne le quittaient jamais.

Le chevalier s'arrêta près de Trufaldin, lui dit les choses les plus flatteuses sur la manière dont il avait représenté le diable; Trufaldin ouvrait la bouche et gobait l'encens, lorsque le chevalier tira brusquement l'épée, coupa d'un coup les rênes que tenait l'écuyer, en appliqua un vigoureux sur la croupe de l'âne, qui partit au galop; le chevalier poussa son cheval,

en chassant l'âne devant lui, et l'âne, le chevalier et son cheval disparurent en un moment.

« Que le diable m'emporte, s'écria Mendoce, si j'entends rien à tout cela! — Allons-nous-en, seigneur, allons-nous-en. — Hé, tu dis que tu ne peux marcher? — Je ferai un effort; par grâce, allons-nous-en. — Mais que signifie tout ceci? — Je n'en sais rien, mais allons-nous-en. — Celui-là donne un cheval, celui-ci un âne, d'autres semblent se faire un malin plaisir de nous reprendre tout; des chevaliers même se mêlent à ce jeu; je m'y perds. — Il est joli, le jeu! Ne voyez-vous pas que ce chevalier est un voleur comme les autres, qui s'est introduit à la faveur de la foule chez le seigneur Gonzalve, pour y faire quelque coup? Partons, au nom de Dieu, partons. — Partons, soit:

appuie-toi sur mon bras, et tâche de te traîner..... Mais, quelle chienne d'odeur sens-je donc? — Oh? c'est que..... c'est que..... — C'est que? — Quand ce cheval m'emportait..... — Hé bien? — La peur..... — Après? la peur?..... — M'a fait lâcher..... — Descends à la rivière, vilain, lave-toi de la tête aux pieds, ou je te laisse. — Aidez-moi du moins un peu. — Le joli métier que je fais depuis hier! Un accouchement là-bas, et ici..... — Ah! commencez-vous à vous dégoûter..... — Tu m'en dégoûterais pour la vie : allons, faquin, dans l'eau, et jusqu'aux oreilles ».

En descendant du chemin vert au bas bord de la rivière, ils aperçurent un autre homme qui dormait, ou qui en faisait semblant. « Encore un voleur, dit Trufaldin. — Hé, tu ne rêves que voleurs : ne vois-tu pas ces

lignes tendues, ce poisson dans cette poche? c'est un pêcheur. Bon homme, bon homme, éveillez-vous, et dites-nous le nom et la distance de la première ville, en descendant la rivière ». Le pêcheur, véritable ou supposé, ouvre les yeux, étend les bras, bâille avec assez de vérité pour dissiper les soupçons de Trufaldin, et il nomme à nos aventuriers la ville de Quinto, distante encore de deux lieues. « Je n'irai pas jusque là, dit Trufaldin. — Je vous y conduirai, si vous voulez, mes bons seigneurs, dans la nacelle de mon maître. Et où est cette nacelle, reprit Mendoce? — Là-bas, derrière cette roche. — Va la chercher, reviens en diligence, et tu seras content de moi. — J'y cours ».

Pendant qu'il va et revient, Trufaldin lave sa personne, ses habits, les tord pour en extraire l'eau, et il

grelotte, et les dents lui claquent, et Mendoce rit en le forçant à prendre son pourpoint.

« Nous voilà bien, dit le jeune homme : ce matin nous étions richement vêtus; nous avions deux bons chevaux, et nous n'avons plus à notre service qu'un pourpoint et un haut-de-chausses à nous deux. Si on rencontrait ici des gens disposés à vêtir le prochain, comme on en trouve de prêts à lui fournir des montures! — Oui, et à cent pas plus loin nous en trouverions d'autres qui nous dépouilleraient, et qui vous battraient, vous, parce que vous voudriez les battre. — Hé bien! ce serait le pis-aller; mais je souffre de te voir le derrière au vent, et moi, les épaules nues : comment entrer dans une ville, fagottés de cette manière »?

Le pêcheur revient; il fend vigou-

reusement l'onde qui s'oppose en vain à ses efforts, il remonte, il arrive, il s'arrête : « Allons, dit Trufaldin, des habits dans le fond de la barque! il y a de la diablerie là-dessous. — Il n'y a rien que de très-simple, répondit en souriant le pêcheur, ce sont des habits dont mon maître se couvre pour se garantir du froid quand il va à la pêche. — Veux-tu nous les prêter, reprit Mendoce? —Bien volontiers, mes bons seigneurs : ils sont grossiers, mais propres ».

Mendoce et Trufaldin font leur toilette en descendant rapidement la rivière : ils passent devant l'écurie où Mendoce était entré. « Mon ami, dis-moi pourquoi cette écurie est ainsi isolée? — Je l'ignore, mon bon seigneur. — A qui appartient-elle? — Je l'ignore. — Par quelles gens est-elle fréquentée? — Je l'ignore. — Hé,

que diable! tu ignores tout. — C'est que je suis pêcheur, et que je ne m'occupe que de mon métier. — Cette écurie ne dépendrait-elle pas de cette jolie habitation que je vois là-bas? — Oh! non, cette maison est celle de mon maître. — Diable! il est donc riche, ton maître? — Il est du moins fort aisé. — Et sait-il que tu nous mènes à Quinto? — Non, il est à Ampesta; mais en passant je prévien-drai sa fille. — Il a une fille! — La plus jolie du canton. — Ah! oui, oui, il faut prévenir sa fille : je veux la saluer, la remercier, la..... Hé, monsieur, lui dit tout bas Trufaldin, ce sera encore quelque coupe-gorge que cette maison-là. — C'est le pis-aller; mais je ne passerai pas sans voir la jolie fille. — Oh! quel homme! quel homme! Et le pêcheur, qui prêtait l'oreille, entendait tout, à-

peu-près, souriait, penché sur ses avirons.

On arrive devant la maison rustique. Rien que de très-simple, et en même temps rien de gai, de propre comme cela. Mendoce, qui ne perdait pas la maison de vue, depuis qu'il savait qu'elle était l'asile de la beauté, Mendoce, en approchant, avait remarqué une femme qui, de temps en temps, entre-bâillait la porte, regardait sur la rivière, et se renfermait, pour recommencer le même manége un moment après. Il semble, disait à part lui Mendoce, qu'elle attend un amant que favorise l'absence du père : quel qu'il soit, je le supplanterai.

Il n'attend pas que la barque soit tirée et attachée à terre, il franchit, avec la légèreté d'un oiseau, l'intervalle qui le sépare du bord. Il est dans

dans la maison, et Trufaldin n'est pas encore levé de son siége. Une fille âgée de vingt-quatre ans à-peu-près, un peu marquée de la petite vérole, que les Arabes venaient de nous communiquer, et cependant fraîche comme la rose, piquante comme toutes les brunes, vive comme elles, la jolie fille se lève, et demande modestement au chevalier à quoi elle peut lui être bonne. « A tout, signora, à tout, et il tourne le compliment le plus agréable, le plus spirituel, et la jolie fille baisse les yeux, et elle rougit, et elle fait une révérence qui n'est pas gauche du tout, et elle se remet sur sa chaise, et Mendoce assis déjà auprès d'elle sans y être engagé, sans même qu'on lui ait répondu un mot, Mendoce continuait à la faire rougir, à lui faire baisser les yeux, et quelquefois la jolie brune

les relevait tout-à-coup, regardait Méndoce, et se pinçait les lèvres pour ne pas rire ».

Oh! disait en lui-même le jeune homme, à qui tant de succès avaient donné la plus haute idée de son mérite, elle rougit parce qu'elle a de la pudeur, elle baisse les yeux parce qu'elle ne juge pas à propos de m'y laisser lire encore, et elle sourit à mes saillies parce qu'elle en sent le mérite. L'esprit et la gaîté paraissent propres au climat, ou du moins aux individus qui habitent cette maison. J'ai vu aussi notre pêcheur sourire toujours à propos, et son langage n'est pas aussi grossier que celui des gens de cette espèce.

Trufaldin entre, en se traînant lourdement. Il fait à peine attention à la jolie brune, et il commence une inspection exacte de la maison. Cham-

bres, cabinets, armoires, il ouvre tout! « Que fais-tu là? — Je m'assure s'il n'y a pas des hommes cachés ici. — Insolent! — Comme il vous plaira; des injures font moins de mal que des coups : je me moque des unes, et je suis bien aise de me garantir des autres. — Tu manques de respect à madame. — Bah! vous lui en manquerez bien davantage, si elle vous laisse faire; rappelez-vous seulement que partout où vous avez trouvé une jolie femme, il vous est arrivé une catastrophe. Votre métier est de faire l'amour; mon devoir est de prévenir les accidens : faisons chacun notre affaire. Dites des jolies choses, faites-en si vous pouvez, moi, je poursuis mon examen des lieux ».

Mendoce se lève pour châtier Trufaldin; la jolie brune le retient, lui proteste que les propos de l'écuyer

ne l'empêchent pas de rendre justice au mérite du maître, et elle pense qu'on peut pardonner bien des choses à un vieux domestique : « Tenez, tenez, dit Trufaldin en jetant un gros paquet au milieu de la chambre, j'avais tort, n'est-ce pas, d'avoir mauvaise opinion de cette demeure? Voilà vos habits et les miens que j'avais liés dans une serpillière, lorsque vous vous disposiez à partir de chez la petite veuve pour la tour du Nord. Le paquet y était resté, oublié par vous qui vous battiez, et par moi qui me sauvais. Qui diable l'a apporté ici? Des voleurs qui sont entrés chez la petite après notre départ, et qui établissent leur magasin dans cette maison ».

La preuve jetée sur le plancher, était d'une certaine évidence; Mendoce prit le ton sérieux, et fixa la jolie brune. Loin de paraître embarrassée, elle

sourit avec plus de grâce que jamais, et raconta qu'un chevalier fort bien monté était passé, il y avait environ une heure; qu'il portait devant lui ce paquet qui l'embarrassait, et qu'il l'avait priée de le garder jusqu'à son retour : « Monté sur un cheval pie! reprit Trufaldin? Précisément, répondit la jolie brune. — C'est le coquin qui m'a volé mon âne; il fait sans doute une tournée générale; mais d'après le proverbe : *On prend son bien où on le trouve*, permettez que nous reprenions nos habits, dont nous avons le plus grand besoin, et que nous partions pour Quinto avant le retour de ce drôle-là, avec qui vous vous arrangerez, madame, comme bon vous semblera ».

La jolie brune se plaignit alors amèrement d'un incident dont elle n'avait pu prévoir les conséquences,

et qui allait la perdre dans l'estime d'un jeune seigneur qui ne l'aurait jugée que sur les apparences. Elle ajouta qu'il était permis sans doute de reprendre son bien, que l'air de Mendoce ne lui permettait pas de douter de l'assertion de son écuyer; mais qu'une femme seule avec un valet sexagénaire, ne pouvait rester exposée aux outrages du brigand qui devait repasser dans le jour : « Mon père est à Ampesta, dit-elle; ce que je peux faire de mieux, c'est de l'aller joindre, et si je ne craignais pas d'être incommode, ajouta-t-elle en regardant Mendoce, comme vous a peut-être regardé quelquefois femme qui était bien aise de vous plaire, si pourtant, lecteur, vous en valez un peu la peine, je vous proposerais, continua la jolie brune, de me permettre de vous accompagner. — Vous, incommode,

signora, vous demander comme une grâce la plus précieuse faveur que vous puissiez m'accorder! Ma hache, mon bras, mon sang, mon cœur, tout est à vous. — J'accepte votre secours, seigneur; pour votre cœur..... — Hé bien! mon cœur?..... — Je ne sais pas si l'offre doit me flatter. — Que puis-je vous offrir davantage? — Je ne suis pas faite pour être votre femme, et je suis trop fière pour être votre maîtresse. Voilà qui s'appelle parler, interrompit Trufaldin; vous ne seriez pas dans tous ces embarras, si vous eussiez toujours rencontré des femmes comme madame, en supposant toutefois qu'elle ne vous tienne pas la dragée haute, pour vous faire sauter après. — Faquin! — Faquin..... c'est répondre à des choses par des mots ».

« Pédrillo, dit la jolie brune au

bon pêcheur, aussi tranquillement que si elle n'eût rien entendu, apprêtez la barque couverte, portez-y ce que nous avons de meilleur, appelez un aide, et partons ».

Pédrillo obéissait aux ordres de sa maîtresse, et Mendoce faisait des efforts incroyables pour imposer silence à Trufaldin. Il était plus aisé de l'assommer que de le faire taire, et Mendoce n'était pas encore assez amoureux pour en venir à une pareille extrémité. Il prit le parti de laisser gronder le bavard, et il causa avec la jolie brune, pour détourner son attention. Les réparties étaient vives, spirituelles; Mendoce ne concevait pas que la fille d'un pêcheur pût s'énoncer ainsi. Il était quelquefois tenté de penser comme Trufaldin, et de la prendre pour une aventurière; mais, après tout, si cette jolie femme n'était

qu'une friponne, que devait-elle gagner en s'éloignant de ceux qui pouvaient l'appuyer par la force, et pourquoi quitter sa maison pour faire tomber dans le piége ailleurs un homme qui n'avait que peu de chose à perdre, et qui paraissait lui inspirer déjà une sorte d'intérêt?

Mendoce se promenait par la chambre, en réfléchissant à tout cela, quand on l'avertit que la barque était prête. Il passa avec Trufaldin dans la chambre voisine; ils ouvrirent leur paquet, et s'habillèrent plus convenablement. Mendoce mit dans son costume une recherche qui annonçait le désir de plaire; il rentra dans la chambre où ils avaient laissé la jolie brune, et il la trouva vêtue d'une manière aussi éloignée de son état, que propre à relever sa beauté. Mendoce resta interdit devant elle; la jolie brune lui

lança encore un de ces regards qui font naître l'amour, ou qui le portent jusqu'au délire; elle lui sourit sans baisser les yeux, lui montra les plus belles dents du monde, et lui dit: « Ici je suis la fille d'un pêcheur; à Quinto et ailleurs je suis l'unique héritière d'un homme aisé : l'extérieur est ce qui frappe d'abord les yeux, et pourquoi ne pas donner de soi une certaine opinion, quand on le peut sans déranger ses affaires?

Elle présente la main à Mendoce avec cette grâce, cette aisance qu'on n'acquiert que dans le plus grand monde, et que le jeune chevalier ne manque pas d'attribuer à une éducation soignée. Trufaldin lui-même ouvrait de grands yeux, et se repentait presque de l'indiscrétion de ses propos : ce n'était rien encore.

On monte sur un bateau, au milieu

duquel s'élève une chambre; on entre dans cette chambre, on la trouve décorée de ce qu'avait de plus recherché le luxe de ce temps : partout la commodité se trouvait alliée à la richesse. « Quel pêcheur que ce pêcheur-là, disait Mendoce! C'est quelque prince maure qui s'est réfugié dans ce canton. Que je suis bête, disait de son côté Trufaldin, d'avoir tenu des propos à cette femme! S'il lui prenait fantaisie de me faire jeter à l'eau pour me punir! C'est le pis-aller, lui répondit Mendoce. — C'est le pis-aller, c'est le pis-aller..... Respect à part, seigneur, allez vous faire lanlaire avec vos pis-aller. »

La jolie brune, la princesse maure, ou telle autre que vous connaissez bien, et que vous ne devinez pas, était couchée sur une chaise longue, et brodait. Mendoce observait ses doigts,

et se disait : « Jamais cette femme-là n'a été à la pêche : cette peau d'une blancheur, d'un moelleux !..... Diable l'emporte ! si je ne doute qui elle peut être ; mais quelle qu'elle soit, il ne faut pas qu'elle m'échappe ; cette conquête manque à ma gloire, et je la crois disposée à orner mon front d'un myrte de plus. »

Il prend un pliant, et s'assied près d'elle ; il l'attaque, on se défend : ce n'est plus la modestie d'une petite bourgeoise qui combat le plaisir, c'est une femme qui parle un langage analogue à ses habits, qui persifle avec finesse, qui rit d'un soupir, qui prévient le découragement par un mot, et qui d'un mot arrête l'indiscret qui va s'égarer. Mendoce s'est joué de toutes les femmes ; celle-ci le joue à son tour ; il s'étonne de plus en plus, la difficulté ajoute au désir, la tête

s'embrâse, pour la première fois le cœur est effleuré ; il devient timide, et la jolie brune lui dit avec un sourire enchanteur : « Je conçois en effet qu'une femme jolie, spirituelle, aimable et aimante, pourra tout faire de vous. — Ordonnez, madame, ordonnez. — Je ne suis pas la femme que je viens de dépeindre. — Vous les surpassez toutes ».

On arrive sous le pont de Quinto : « Appelez Pédrillo, dit la jolie brune à Mendoce ». Le vieux domestique paraît, et elle continue : « Pédrillo, je n'arrêterai pas à la ville, ce jeune seigneur n'y serait pas bien; on le recevra convenablement où vous savez : descendez jusque là ».

Pédrillo sort avec une inclination respectueuse, reprend ses avirons, et on recommence à voguer. Mendoce recommence propos galans et tendres,

et, chose remarquable, il ne se répète pas, parce qu'il parle d'après son cœur. La jolie brune répond des mots, mais des mots toujours heureux. Mendoce brûle de la traiter à sa manière accoutumée, et de finir un cérémonial qui ne le conduit à rien. La jolie brune le devine, et un regard sévère calme ou contient au moins l'effervescence du jeune homme. Il ne se reconnaît plus.

Le bateau s'arrête. La jolie brune sort; Mendoce, se précipite pour lui offrir la main : il la conduit à une maison apparente située sur le bord de la rivière. On entre, on ne rencontre personne; la jolie brune parcourt les appartemens aussi librement que si elle eût été chez elle. Un domestique se présente enfin, un second, un troisième : « Ah! signora, dit le premier, que votre cousin sera fâché

de ne s'être pas trouvé ici pour vous recevoir. — J'en suis fâchée moi-même, mais je serai plus heureuse une autre fois. Cependant, Alvaro, il faut me traiter, moi et mes compagnons de voyage. — Comment donc, madame, avec un sensible plaisir : vous dînerez sans doute? — Et de grand appétit, n'est-il pas vrai, chevalier? — Nous n'avons que peu de chose à vous offrir, mais du moins vous n'attendrez pas »; et les domestiques sortent en souriant.

« Que diable! disait Mendoce, le rire est donc une maladie particulière à cette famille et à ceux qui la servent, car enfin, loin d'être ridicule, je suis au contraire..... Il est interrompu, dans ses réflexions satisfaisantes, par les deux domestiques qui apportent une table toute servie et chargée des mets les plus délicats: « Comment recevez-vous donc, s'écria

Mendoce, ceux que vous attendez ? Votre cousin, madame, est donc un seigneur de la plus haute distinction ? — Mon cousin est un pêcheur. — Cela n'est pas croyable. Je vois ce que c'est, reprit Trufaldin; ce sont des pêcheurs comme était pasteur Abraham, qui couvrait toute la Mésopotamie de ses troupeaux et de ses serviteurs. Précisément, répondit la jolie brune; et elle sourit encore.

Elle fit placer Mendoce vis-à-vis d'elle; sa belle main lui servait ce qu'il y avait de mieux, et lui versait les vins les plus recherchés. Rassurée en apparence par une distance convenable, elle répondait plus directement aux choses tendres qu'il lui adressait; elle ne dissimulait plus le plaisir qu'elle se promettait à voyager quelques jours avec lui, et Trufaldin, qui ne parlait jamais à table, disait

en lui-même : « Encore une de prise ». Jusque là Mendoce n'avait pas eu la peine de désirer, et il sentit ce que le désir a de charmes. Son ivresse était au comble, il le croyait du moins, quand la jolie brune demanda un tuorbe. Elle en joua, elle chanta avec une délicatesse, un goût, une précision dont Mendoce avait à peine l'idée. Il se jeta à ses genoux; il la conjura de ne pas se cacher davantage, de lui faire connaître celle qui était digne de son amour, de son respect, de sa main. Il se nomma lui-même pour lui prouver qu'il pouvait élever ses vœux jusqu'à elle. Il embrassait ses genoux, il baisait ses mains, il les baisait encore, et dans ce trouble, dans cet aimable désordre de sens, rien n'échappait à l'aimable fripon. Il remarquait l'œil humide, la rougeur de la volupté, un sein agité qui

semblait vouloir s'échapper du corset, et toujours suppliant, toujours soumis, il devenait actif, entreprenant même..... La jolie brune lui saisit les deux mains, l'embrassa sur la joue, et lui dit : « Je ne vous ai pas caché l'impression que vous avez faite sur moi, je me la reprocherais si vous ne m'aimiez pas, et souvenez-vous qu'on ne cherche pas à déshonorer l'objet qu'on aime : levez-vous, reprenez votre place, et voyons comment vous chantez ».

Mendoce obéit sans résistance, sans murmure; il chante, et fort mal; la jolie brune rit; il se déconcerte, et chante plus mal encore; elle rit plus fort; il se pique, l'amour-propre blessé l'occupe seul, ses sens s'appaisent, il se remet, il chante, il chante bien, très-bien, à merveille; Trufaldin, qui a dîné, prend sa par-

tie, et fait ronfler sa basse-taille, le tuorbe s'unit aux voix, et la voix de la jolie brune au tuorbe. Au moment où on n'est pas rassasié de plaisir, mais où il va diminuer, Alvaro entre avec une guitare; il pince une sarabande; Mendoce prend la jolie brune, et elle danse comme elle chante, comme elle parle, comme elle fait tout.

De la danse on revient à la musique, de la musique on repasse à la danse, on dit de jolis riens, on joue à mille jeux; on n'est que deux, et on se suffit tellement que l'appartement est éclairé avant qu'on ait pensé qu'il est nuit.

« Quelle folie! s'écrie la jolie brune. Des voyageurs perdre ainsi une après-dîner. — Elle ne l'est pas pour moi, madame. — Ni pour moi, chevalier, sous un certain rapport; mais enfin nous pouvions coucher à Sastago. — Nous y déjeûnerons demain. — Vous

faites tout oublier, méchant homme que vous êtes. — Ah, si vous disiez vrai! — Pas d'équivoques, je les détéste; c'est le cachet du faux bel esprit. — Il est certaines choses cependant qu'il faut bien gazer un peu. — N'ayez à exprimer que des sentimens louables, et vous direz clairement ce que vous n'avez pas craint de penser : soupez-vous, mon cher ami? — Et beaucoup même, répondit Trufaldin. — Alvaro, faites servir ces messieurs; moi, je n'ai besoin de rien, et je vais me retirer! — Quoi! sitôt, madame! une nuit entière loin de vous! — Vous me trouverez demain avec plus de plaisir : d'ailleurs, j'ai quelques ordres à donner pour notre voyage. Embrassez-moi, et restez, je vous l'ordonne ».

« En voilà enfin une qui vous mène, dit Trufaldin quand elle fut sortie.

Si vous passiez seulement un mois avec elle, elle ferait plus que tous mes sermons, et que les tours de votre père. — Mon ami, elle m'étonne, me confond; elle prend sur moi un ascendant qui m'humilie : oh! je le vaincrai. — Gardez-vous-en bien. — Une femme charmante qui m'aime, qui me le dit, me traiterait comme un écolier! — Elle vous a jugé, seigneur, et elle voit que le seul moyen de vous fixer est de vous refuser tout. — Elle changera de langage dans quelques jours. — Qui vous l'a dit? — Elle est femme. — Et par conséquent fière, adroite, et très-capable de déjouer vos petites ruses. — Mais enfin, qui est-elle? — Elle vous l'a dit. — Imbécille, tu vas croire que c'est la fille d'un pêcheur! Tu ne vois pas qu'elle ne parle jamais de ses parens, sans rire : c'est une grande dame qui se

cache; et quels peuvent être ses motifs? Elle ne me cherchait pas, puisque nous l'avons trouvée chez elle : il y a dessous quelque mystère qui m'échappe, et cela est piquant, diaboli[illegible] Allons, mange, gourmand, au li[illegible] de me répondre. — C'est ce que je peux faire de mieux, puisque vous parlez pour vous et pour moi ».

Mendoce ne mangeait pas, malgré les soins attentifs de monsieur Alvaro, qui chargeait ses assiettes, et les desservait pleines. Il se levait, il marchait à grands pas, il se frappait le front, il s'asseyait, il se relevait encore. Trufaldin s'endormait, les coudes sur la table, et Alvaro, ennuyé du manége de Mendoce, lui proposa enfin de s'aller coucher. Mendoce le suivit sans répondre, trouva une belle chambre, un bon feu, et deux excellens lits. Il demanda à Alvaro, d'un petit air assez

indifférent, où était l'appartement de madame : « Seigneur, elle m'a défendu de vous le dire. — Et pourquoi cela? — Pour vous mettre dans l'impossibilité de rien tenter qui vous brouille avec elle. — Voilà une femme qui pense à tout : n'importe, tu me le diras, n'est-ce pas? — Non, seigneur. — Un marc d'or? — Mon maître le pêcheur ne me laisse manquer de rien. — Que le diable t'emporte! Vas-tu me faire aussi des contes, toi? Et Mendoce le met dehors par les épaules.

Mendoce se couche, et ne dort pas; c'est la règle. Il passe deux heures à se tourner, à se retourner dans son lit, et, jetant tout-à-coup les couvertures au milieu de la chambre, il se lève dans une espèce de rage d'amour, et s'écrie : *Je la trouverai!*

Trufaldin ronflait à tout faire trembler; Mendoce n'éprouve donc aucune

espèce d'opposition. Il sourit en passant [illegible] son haut-de-chausses; il prend une lampe qui continuait de brûler, il ouvre sa porte, il avance, il enfile [illegible] long corridor, il écoute à toutes les [illegible] rures, il n'entend rien; il ne voit pas de lumières, il continue de marcher, il va, il vient, il retourne, il saute, il trépigne, il fait tant que sa mèche descend, et s'éteint au fond de la lampe chargée d'huile.

Le voilà dans les ténèbres, et il rit. L'embarras où il se trouve peut être attribué à d'autres besoins que le besoin d'amour; cette idée lui sourit encore, et il frappe à toutes les portes. Personne ne lui répond, et il appelle, il crie, il écoute, et le plus profond silence règne autour de lui : il cherche à regagner sa chambre. Il tâtonne, les bras étendus en avant, et il croit s'apercevoir qu'il est dans un corridor

beaucoup

beaucoup plus large que celui où on l'a logé. Il se flatte qu'il sera entendu dans une autre partie de la maison, il crie à tue-tête, il fait retentir les voûtes prolongées; il entend un long éclat de rire : « C'est elle, dit-il, ou c'est le diable » ! Et il court vers l'endroit d'où le bruit lui semble partir. Il tombe de vingt pieds de haut au moins, et roule sur un tas de paille; il se relève, il remue tous ses membres : « Allons, dit-il, je ne suis pas blessé; voyons à-peu-près où je suis ». Il marche avec beaucoup de précaution, il descend de son tas de paille, et il se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambe; il lève la tête, et, à la lueur des étoiles, il démêle un bâtiment carré qui ferme de toutes parts une petite cour, au milieu de laquelle est une mare où il est allé se jeter; il sort de l'eau, fait le tour des bâti-

mens, trouve quelques portes, mais de ces portes telles qu'on en voit aujourd'hui aux prisons, et contre lesquelles il s'use la peau des mains sans en ébranler un clou : « Diable ! dit-il, voilà une tentative qui finit d'une manière bien désagréable; n'importe, il faut tirer parti de tout, et un chevalier errant doit dormir sur la paille comme dans le meilleur lit ». Il remonte sur ses gerbes, en dérange quelques-unes, fait un trou, se glisse dedans, se couvre avec deux ou trois bottes, ferme la paupière en disant : « Dormons, puisqu'il n'est pas possible de faire mieux, demain nous verrons »; et il dormit en effet d'un profond sommeil.

Il était grand jour lorsqu'il se réveilla. Il sort de son trou, il se regarde, il se tâte : ses jambes sont teintes de l'eau jaunâtre dans laquelle il les a plongées; ses cheveux bouclés sont

pleins de paille, son haut-de-chausses est froissé, taché, perdu. « Impossible de me présenter ainsi devant elle; et le coquin de Trufaldin, qui ne pense pas à me chercher, à me tirer d'embarras »! Et l'instant d'après, pensant à sa grotesque figure, il riait comme un fou.

Il fallait cependant prendre un parti, et il ne savait à quoi se décider. Il entendit enfin un grand bruit dans un des bâtimens qui environnaient la cour. Une porte s'ouvre enfin : il se tapit de nouveau dans son trou, il regarde à travers la gerbée..... O douleur! ô désespoir! c'est la jolie brune qui riait des injures de Trufaldin, d'aussi bon cœur que Mendoce avait ri lui-même un moment auparavant; c'était Trufaldin, qui prétendait qu'on avait attiré son maître dans un coupe-gorge, qui jurait très-énergiquement qu'il

prétendait le ravoir, ou que le comte d'Aran viendrait brûler la maison, et les fripons qui l'habitaient; c'étaient Alvaro et ses camarades, qui suivaient la jolie brune, et qui riaient comme elle.

Plus on riait, et plus Trufaldin jurait. Il protestait que si la dame était seule, il l'étrillerait de la bonne manière; et les éclats de rire redoublaient, et Mendoce s'enfonçait davantage dans son trou; il eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Tout-à-coup il s'élance, il paraît sur le haut des gerbes en s'écriant : « Ma foi, il faudra toujours que je sois vu dans cet équipage; autant à présent que plus tard »!

Tous les yeux se tournent sur lui; les rieurs rient de plus belle; Trufaldin se joint à eux; Mendoce rit comme les autres; il a le bon esprit de tourner

son aventure en plaisanterie. On ne connaissait alors ni les tables de nuit, [illegible] meubles utiles qu'elles recèlent; [illegible]omposa une histoire sur la nécessité [illegible]l avait été de sortir de sa chambre, sur sa lampe éteinte par le vent, et il mentait avec beaucoup de facilité. A mesure qu'il contait, la jolie brune retrouvait son sérieux; elle prit insensiblement un front, un regard si sévère, que Mendoce décontenancé s'embrouilla, se coupa dans sa narration, balbutia, et resta court : « Mon cher ami, lui dit-elle, le mensonge se peint dans votre embarras, dans vos contradictions, et surtout dans un reste de pudeur qui vous empêche de continuer. Souvenez-vous toute votre vie qu'on pardonne une faiblesse à un homme d'honneur, et que l'habitude du mensonge le dégrade à jamais. Je sais, comme vous, ce que vous prétendiez

faire : vous venez d'éprouver, et vous éprouverez toujours qu'il n'est aucune faute qui n'entraîne une punition plus ou moins prompte, plus ou moins forte. Je me rendrai quand le moment sera venu, et votre triomphe sera pur, parce que mon cœur le partagera, et qu'il ne sera pas suivi des regrets qui accompagnent toujours les moyens indignes d'un homme délicat : allez, suivez Alvaro, il vous aidera à reparaître dans un état décent ».

Mendoce, rouge jusqu'aux yeux, avait écouté la mercuriale, sans penser même à interrompre la charmante prêcheuse. Il suivit Alvaro sans répondre un mot, fit sa toilette à la hâte, rentra dans la salle commune, se jeta aux pieds de la jolie brune, et allait commencer un discours expiatoire qu'il avait arrangé en s'habillant : « Levez-vous, lui dit-elle en le regardant avec

tendresse, et ne parlons plus de rien; je n'aime pas à me rappeler ce qui [illegible]fait pas honneur à mes amis : dé[illegible]ons ».

On déjeûna, et on repartit. Mendoce fut embarrassé quelques momens; mais deux ou trois saillies agréables de la jolie brune le mirent à son aise. Ces mots heureux : *Je me rendrai quand le moment sera venu*, se retracèrent à sa mémoire; il redevint tendre, empressé, galant, aimable; il redevint Mendoce.

On vogue une partie du jour; il tire à sa fin, et il n'a duré qu'un moment. La jolie brune est à demi-vaincue, sa raison combat encore, mais elle ne cache pas les progrès rapides que la candeur, la docilité de Mendoce ont faits sur son cœur. « Quand viendra le moment, avait-il répété cent fois » ! Et des caresses toujours

innocentes, mais toujours vives, répondaient à la douce interrogation, et prouvaient égalité d'amour [illegible] désir.

On arriva près de Miquineça, petite ville encore très-éloignée de la mer, mais où la Sègre, qui prend sa source au-dessus du château de Cerdagne, se jette dans l'Ebre. Pédrillo paraît, et demande si madame ne verra pas son oncle en passant. « Comment, si je le verrai! il ne me pardonnerait pas de passer ainsi. Oh! dit Mendoce en riant, est-ce à cet oncle qu'appartient ce vaste parc et ce château situés à mi-côte? — Précisément. — Et c'est sans doute encore un oncle pêcheur? — Précisément. — Ah! ah! ah! ah! tenez, mon aimable amie, vous oubliez à votre tour la leçon que vous m'avez faite. — Si je mentais, mon cher Mendoce, j'aurais au moins un

motif bien louable. — Et lequel? — Celui de vous conduire au bonheur par la route la plus douce ».

Mendoce, ivre d'amour, lui présente la main. La jolie brune lui donne deux baisers, s'appuie sur cette main, la presse dans la sienne, et la porte à ses lèvres; Mendoce ne se possède plus, mais on est sorti de la barque. Pédrillo, Trufaldin, un vieillard qui s'avance d'un air gai et prévenant, tout l'oblige aux plus violens efforts. Il se contient en répétant : « Quand le moment viendra-t-il donc »?

Le vieillard et la jolie brune sont dans les bras l'un de l'autre. « Ah, mon oncle! — Ah, ma nièce! Que diable, disait Mendoce en les suivant, ce n'est pas là un pêcheur! Et que vous importe, reprenait Trufaldin, pourvu qu'il nous reçoive bien, et nous fasse faire bonne chère ».

Et en effet, si le goût avait régné au souper de la veille, la profusion et la magnificence distinguaient celui-ci. Le pêcheur avait les manières et le langage de la cour, et Mendoce disait à part lui : « Quand le moment sera venu, elle ne me cachera plus rien; attendons jusque là, et ne l'indisposons point par des questions auxquelles elle n'a pas jugé à propos de répondre ».

Pendant le repas, on parla beaucoup du père de la jolie brune. Il avait logé chez son frère, et il avait appris que l'homme qu'il allait chercher à Ampesta était allé à Urgel, à peu de distance de certain château que nous connaissons tous. La jolie brune rêva quelques instans en apprenant cette nouvelle, et elle déclara qu'au lieu de descendre l'Ebre jusqu'à la mer, et de faire soixante lieues de trop,

elle allait remonter la Sègre jusqu'au fond de la Catalogne : « J'en suis [illegible]ée, ajouta-t-elle avec un soupir, car je perdrai un compagnon de voyage [illegible]n intéressant. — C'est moi qui perdrais tout en vous quittant, madame. Je remonterai la Sègre avec vous. — Mais il me semble, chevalier, que votre intention était de vous embarquer à Ampesta pour Bayonne? — Je ne connaissais pas cette route, madame, et je n'aurai qu'un regret en l'abrégeant, ce sera de vous perdre plutôt ». Le fripon ne pensait pas à la quitter, mais la présence d'un oncle donne nécessairement à la conversation le ton de la plus grande réserve : « Mais, reprit cet oncle, vous ne trouverez pas un seul gîte supportable le long de cette rivière. — Oh! mon oncle, j'ai une grande barque; vous savez qu'elle est commode, vous

y ferez arranger un cabinet pour le chevalier et son écuyer, et nous y passerons les nuits. Oh! disait tout bas Mendoce, c'est là que viendra le moment tant attendu ».

Il ne pensait pas qu'il n'était pas dans l'ordre qu'un oncle laissât ainsi voyager sa nièce; il avait oublié que cette nièce, qui n'avait quitté sa maison que pour éviter le chevalier au cheval pie, pouvait rester chez son oncle, où elle était en sûreté, au lieu de courir toute une province avec un jeune homme de vingt ans. Peut-être pensait-il que l'amour qu'il lui avait inspiré avait changé ses projets; et puis, si c'était effectivement une famille de pêcheurs, ce qui pourtant n'était pas vraisemblable, les habitudes de la première éducation pouvaient rendre cet oncle moins difficile sur les convenances. Peut-être aussi

Mendoce ne pensa-t-il à rien de tout cela, et n'était-il occupé que de l'idée de l'heureux moment qui le flattait, l'amusait, l'obsédait sans cesse.

On quitta la table le plutôt possible, parce que l'amour aime la liberté, que la présence des grands parens l'enchaîne, et que des amans déjà sûrs l'un de l'autre, préfèrent la solitude à la contrainte. Mendoce se laissa conduire à sa chambre, après avoir salué sa jolie brune de la manière la plus respectueuse et la plus froide. La jolie brune se retira dans la sienne, après avoir rendu une révérence jusqu'à terre, une de ces révérences qui ne signifieraient rien du tout, sinon qu'on a appris à danser, si un coup-d'œil de la plus douce expression ne l'avait accompagnée, et n'avait dit: Je suis pour vous, et la révérence pour mon oncle.

La jolie brune dormit, ou ne dormit point. Mendoce, malgré son amour, malgré ses désirs, qu'irritaient les difficultés, Mendoce se dédommagea des fatigues de la nuit précédente; Trufaldin reposa comme un homme qui a parfaitement soupé, et qui n'a pas de soucis : ils dormirent si bien, qu'il fallut les éveiller pour leur dire que la barque était prête, les cabinets et les lits arrangés, qu'on avait embarqué des provisions suffisantes à la longueur du reste du voyage, et que le pêcheur châtelain les attendait pour déjeûner.

La jolie brune causait avec son oncle, dans une embrâsure de croisée. La porte de la salle était ouverte, Mendoce et Trufaldin entrèrent sans être entendus : « Vous croyez donc, disait l'oncle, que vous le conduirez jusque là? — Si je le crois, seigneur, je suis

sûre de lui maintenant, et je le conduirais au bout de l'Univers. Et avec vous, s'écrie Mendoce, je n'y voudrais trouver qu'un autel pour vous jurer un amour exclusif, et une cabane où vous seriez l'objet de mon culte, de mes soins, de mes complaisances »! L'étourdi! s'il eût pu se taire, il en eût entendu davantage.

L'oncle et la nièce rirent beaucoup de son exaltation amphigourique; Mendoce, piqué, dit assez brusquement à l'oncle, que l'hommage d'un cœur tel que le sien n'avait rien de ridicule, et pouvait être même considéré comme honorable. L'oncle répondit avec aménité que sa nièce ne méritait pas cet honneur insigne, et qu'elle serait trop heureuse que le seigneur Mendoce persistât dans de semblables sentimens. La nièce ajouta modestement qu'elle ne prétendait qu'à fixer

près de lui le repos et le bonheur, et Trufaldin finit par un *ainsi soit* ".

On déjeûna, et on ne parla que des agrémens du voyage. La chasse, la pêche, tout, hors des habitations, se trouve sur les bords de la Sègre, disait l'oncle. Mendoce ne voulait ni chasse, ni pêche; il pensait au moment promis, et cependant il observa pour la première fois, que cet oncle jouait, dans cette affaire, le rôle de complaisant : « Il est bien sûr de sa nièce, se disait-il, ou il est bien commode. Dans le premier cas j'ai tout à perdre, dans le second, tout à gagner. Eh ! je gagnerai tout. Ces patriarches pêcheurs sont de bonnes gens qui ne savent qu'attraper du poisson, et qui ne se doutent pas que leurs parentes puissent se laisser prendre. Que je suis bon, avec mon pêcheur ! je le crois tel maintenant, parce que la simplicité de ce métier

s'accorde avec mes vues. Cet homme pêcheur! j'en riais en entrant, et malgré moi j'en ris encore. Au surplus, quels que soient les parens de ma compagne, elle est jolie, aimable, aimante, voilà tout ce que j'ai besoin de savoir: que m'importe le reste »?

On se rembarque en sortant de table; on trouve le bateau arrangé avec un soin particulier; on trouve des lignes, des hameçons, des amorces; on trouve des arcs, des flèches, et deux ou trois couples de chiens courans; on trouve deux rameurs de plus; et ce qui ne flatta pas du tout le jeune homme, on trouva une femme assez laide, destinée à servir la jolie brune: Ah, diable! dit-Mendoce, l'oncle a prévu les accidens. Trufaldin? — Seigneur. — Tu feras ta cour à cette guenon. — Mais elle est affreuse! — Vous faites le difficile, je crois? cette

femme me gêne, il faut m'en débarrasser, ou je vous envoie l'un et l'autre au fond de la Sègre. — Seigneur, je lui ferai ma cour. — Mais d'une manière marquante. — Oh! très-marquante, seigneur. — A la bonne heure, faquin ».

Vous vous doutez bien que depuis le confluent de la Sègre jusqu'à sa source aux Pyrénées, on trouve des villes, Lérida, Agramas, Sobla, sans compter les bourgades, les villages, les hameaux; mais la jolie brune avait fixé le moment : Mendoce était retenu dans la chambre pendant qu'on voyait de dehors un endroit habité, et en vérité les fatigues et les soins de l'enchanteresse méritaient bien un dédommagement. Elle avait cherché à inspirer de l'amour, mais on ne joue pas avec son cœur. Le sien était pris; elle ne pensait plus à se défen-

-dre, elle ne prêchait plus, la volupté éteignait tout autre sentiment, et cette femme, qu'elle-même avait demandée, sans doute pour ne pas se perdre dans l'esprit de son oncle ou de tel autre, cette femme la gênait autant qu'elle déplaisait à Mendoce.

Bien que vaincue dans tous ses sens, Rotrulde avait amené son amant au point de n'oser rien entreprendre. Elle sentait le besoin de céder, mais la dignité du rôle qu'elle avait pris ne lui permettait pas d'encourager l'amour qu'elle avait constamment arrêté. Elle voyait avec un plaisir indicible la grosse et laide Inès écouter les sornettes de Trufaldin, les premières très-probablement qu'on lui eût contées de sa vie. Elle laissait parler Mendoce, elle lui répondait avec l'accent de la volupté, elle l'attirait par mille riens séduisans, car enfin

la plus belle défense a des bornes en amour comme en guerre; et après plusieurs combats glorieux, il faut bien se résoudre à être vaincu. La jolie brune était d'autant plus à plaindre, qu'elle savait que sa défaite ne lui laisserait que le regret d'avoir cédé; mais raisonne-t-on avec son cœur et avec le plaisir?

Les bois qui bordaient la rivière cachaient déjà les rayons mourans du soleil. Trufaldin, assis avec Inès à la proue du petit bâtiment, profitait de l'obscurité naissante, et voulait s'assurer au moins si quelques charmes cachés le dédommageraient des traits irréguliers et ignobles qui lui avaient blessé la vue. Inès, facile comme toutes les laides qui sentent qu'elles ont tout à gagner quand elles montrent autre chose que le visage, Inès ne s'opposait que faiblement aux entreprises de l'é-

cuyer; l'écuyer s'assurait que ce qu'il ne voyait pas valait bien la peine d'être vu, et il continuait, par goût, les marques de courtoisie qu'il n'avait accordées que par obéissance.

La jolie brune, de son côté, était réduite au point de ne pouvoir plus même se faire un mérite de sa condescendance; cependant l'amour-propre ne perd jamais ses droits sur ce sexe charmant, et elle voulut au moins se rendre dans les formes : « Incapable, disait-elle, de céder uniquement à vos sens, j'ai prétendu vous étudier et vous connaître. Je vous ai déclaré que je n'étais pas faite pour être votre femme, et que j'avais trop de fierté pour être votre maîtresse; mais je le sens, mon ami, on ne s'avilit point en partageant des transports qu'on a fait naître : j'aime à me flatter que les vôtres seront durables, je vous

ai promis de fixer le moment; voilà, cher Mendoce, soyez heureux ».

Mendoce, au comble de ses vœux, justifia la faiblesse de sa belle par les hauts faits qui pouvaient seuls la forcer à s'applaudir du sacrifice que la pudeur faisait à l'amour. Toujours nouveau, le chevalier effaçait jusqu'à la trace des scrupules qu'on lui opposait quand on retrouvait la parole : « Ah ! malheur, disait la jolie brune, malheur à qui t'a connu pour te perdre ! Nous sommes inséparables, répondait Mendoce. — Oui, en ce moment ; mais..... un désert et ton cœur. — Tu l'embellirais pour moi : ma vie s'écoulerait dans une ivresse continuelle. — Tu le crois ! — Je te le jure ; mais de grâce, femme unique, femme vraiment enchanteresse, de grâce, apprends-moi au moins ton

nom. — Hélas! mon ami, je ne suis que Rotrulde ».

Mendoce n'était pas plus avancé, pour savoir que sa maîtresse s'appelait Rotrulde; mais le lecteur y gagne au moins d'être au courant de l'action. Il ne peut avoir oublié cette Rotrulde qui eut des bontés pour Cerdagne au château d'Aran, qui fut chassée par la trop clair-voyante comtesse, et recueillie par le galant et sensible père de Séraphine.

Avant que Cerdagne partît avec ses hommes d'armes, pour aller à la recherche de son gendre, il avait pensé qu'avec un homme de ce caractère, les moyens doux pouvaient être les plus sûrs. Il connaissait les agrémens de Rotrulde; elle était propre à jouer toutes sortes de rôles, et il ne doutait pas qu'elle ne remplît très-bien celui qu'il lui destinait, quand

il lui aurait donné quelques instructions. La petite vérole, qu'elle venait d'avoir assez légèrement, avait changé ses traits sans les gâter, et devait la rendre méconnaissable à Trufaldin, avec qui elle avait vécu au château d'Aran : d'ailleurs, à la moindre marque d'étonnement de monsieur l'écuyer, elle devait le mettre dans la confidence, et la lettre qu'il avait écrite au père de Mendoce, ne permettait pas de douter de sa fidélité. Guzman, le plus beau et le plus adroit des pages de Cerdagne, devait accompagner et seconder Rotrulde. Inès, grosse fille de basse-cour, devait lui rendre les petits services dont une femme a toujours besoin; quelques domestiques intelligens et sûrs avaient l'ordre de suivre aveuglément ses ordres; de l'or, fourni avec prodigalité, devait applanir les obstacles. Il était

enjoint

enjoint à la jolie brune de plaire à Mendoce, de le séduire par toutes sortes de moyens, de lui promettre tout pour se l'attacher, et s'en faire suivre, de le ramener chez Cerdagne, conduit par le désir et l'espérance; mais il était expressément défendu à Rotrulde de lui rien accorder, de peur que l'inconstance naturelle au jeune homme ne lui fît tourner ses pas d'un autre côté : vous avez vu comment elle a suivi cette dernière partie de ses instructions.

L'expérience de Cerdagne ne lui permettait pas de rien oublier. Il avait donné à Rotrulde des lettres pour tous les seigneurs sur les terres desquels elle pourrait passer. Il leur dépeignait le jeune homme, l'intérêt qu'il avait à le rendre à sa famille; il leur demandait assistance et protection pour ses émissaires. Il ne restait qu'une

difficulté, c'était de savoir de quel côté tournerait la petite caravane. Il fallait tout donner au hasard, et le hasard seconda toutes les tentatives.

D'abord Rotrulde, qui depuis longtemps s'ennuyait au château, se mit à courir les champs, comme un oiseau qui s'échappe de sa cage. L'or de Cerdagne lui permettait de voyager avec agrément, et après avoir parcouru différentes villes, elle s'écria, comme par inspiration, que Mendoce était sans doute à Sarragosse, et qu'il fallait l'aller chercher là. La vérité, c'est qu'elle avait envie de voir la capitale de l'Aragon, et qu'elle ne voulait pas laisser échapper une occasion qui probablement ne se représenterait plus.

Le beau page Guzman, qui avait droit de conseil, représenta à Rotrulde que ce n'était pas à Sarragosse qu'on

trouverait l'aimable fuyard, puisque son père en arrivait, et savait, à n'en pas douter, que Mendoce en était parti. Rotrulde répliqua qu'il devait y être revenu, que certain pressentiment le lui disait, et que jamais ses pressentimens ne l'avaient trompée.

Guzman ne croyait point aux pressentimens; mais il savait ce qu'on doit d'égards à une jolie fille, et Rotrulde savait ce qu'une femme doit de complaisance à un joli garçon qui lui sacrifie son devoir; et puis, elle était brune, les négligences très-marquées de Cerdagne lui rendaient certaines complaisances à-peu-près nécessaires: le page reconnaissant la conduisit à Sarragosse, et pendant les quinze premiers jours de cette intimité, il l'aurait conduite au bout du monde connu.

Cependant, comme il faut que tout

passe, et plus vîte chez les jeunes gens que chez les autres, Guzman représenta, au bout de la quinzaine, que ce n'était pas en s'amusant à Sarragosse qu'on retrouverait le jeune comte. Rotrulde n'avait plus de complaisances nouvelles à offrir; les premières s'effaçaient déjà de la mémoire du page : il fallut partir.

On ne prenait pas la peine de demander son chemin : ils sont tous également bons, quand on ne sait où on va, et qu'il est indifférent de marcher d'un côté ou d'un autre. Rotrulde et Guzman prirent le chemin de Longarès, couchèrent dans cette ville, et le lendemain matin ils suivirent la rivière qui passait devant le château de Gonzalve.

C'était le jour de cette fameuse fête dont je vous ai si longuement entretenu; la foule commençait à se

rassembler, et des espions gagnent toujours à se glisser dans une cohue. Rotrulde détacha le chevalier au cheval pie, qui n'était qu'un domestique de Cerdagne, assez richement vêtu pour jouer un rôle au besoin. Le drôle était insinuant, effronté, et ne manquait pas d'un certain esprit : il se mêla parmi les conviés, passa à l'instant pour l'un d'eux, se fourra partout, écouta tout, causa long-temps avec Mendoce lui-même, interrogea sans affectation Trufaldin, qui répondit, comme tous les sots, avec cet air énigmatique, mystérieux, qui décèle ce qu'ils croient cacher.

Il semble que le personnage que faisait là l'homme au cheval pie, appartenait de préférence au beau page, mais Rotrulde avait fait une réflexion fort sage; la figure de Guzman l'aurait fait remarquer, les femmes auraient

d'abord chuchotté entre elles; quelque duègne officieuse serait venue ensuite interroger le beau garçon, puis une seconde, puis une troisième : Guzman serait devenu l'objet de l'attention générale, au lieu que l'homme au cheval pie, ni beau ni laid, ni bien ni mal fait, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, était de ces gens qui passent et repassent partout, sans qu'on prenne seulement garde à eux.

Pendant que celui-ci jouait l'homme d'importance chez Gonzalve, Rotrulde, Guzman et leurs gens s'étaient retirés dans l'intérieur du bois, avaient tendu leur tente, Inès faisait la cuisine, et on se divertissait en attendant le retour de l'émissaire. La longueur de son séjour au château ne leur permit pas de douter qu'il ne fût sur la voie de quelque découverte importante, et en effet il les rejoignit au

milieu de la nuit, leur conta comment le père avait reconnu le fils, comment le fils s'était sauvé, habillé en ange Gabriel, et Trufaldin en diable; comment il avait essayé de courir après eux, lorsque les autres coururent à la Vierge évanouie, et comment le bourvari général l'avait retenu quelque temps dans la foule. Il ajouta qu'il était cependant sûr que Mendoce avait suivi la lisière du bois, parce qu'il avait souvent entendu une voix assez douce se plaindre devant lui, à différentes reprises, des jambes et des bras, que Mendoce avait effectivement nus, et que les ronces piquaient sans doute.

A ce récit, on leva le camp, on chargea la tente et les provisions sur un cheval, et on suivit la lisière du bois au petit pas, parce qu'on ne devait employer d'autre arme que la persuasion, et que plusieurs chevaux, galo-

pant aux oreilles de Mendoce, le détermineraient à se jeter dans le bois, où l'obscurité le déroberait à toutes les recherches.

Ils arrivèrent à la vue de la maison de la petite veuve, peu de temps après que les hommes d'armes de Gonzalve et de Cerdagne y furent entrés. Guzman allait y entrer lui-même, parce qu'il était vraisemblable que Mendoce presque nu s'était réfugié dans ce manoir, le premier sur cette route, depuis le château de Saint-Joseph; le beau page approchait du fossé, et arrangeait sa fable d'introduction, lorsqu'un cliquetis d'armes aussi subit que violent lui fit juger que deux partis nombreux se battaient dans la cour avec fureur. Il était à craindre que Mendoce ne fût entre deux bandes de voleurs; et que pouvaient cinq à six domestiques de Cer-

dagne, que se faire tuer sans fruit, et ajouter l'or de Rotrulde aux dépouilles qu'on se disputait là-bas?

Guzman, très-inquiet, était revenu conter à la jolie brune ce qu'il avait entendu, lui faire part de ses craintes et de ses réflexions. On tint conseil. On décida que Rotrulde s'enfoncerait dans le bois avec les domestiques et les effets les plus précieux; que l'homme au cheval pie changerait sa monture, trop remarquable, contre la meilleure de ses camarades, qu'il resterait avec Guzman, parfaitement monté, à la lisière du bois; qu'ils se replieraient au galop sur leur petite troupe pour aider à la défense commune, dans le cas où les brigands tourneraient de leur côté; que dans le cas contraire, ils se tiendraient cachés, et descendraient à la maison après le départ de ces gens, auxquels

l'éclat qu'ils avaient fait ne permettait pas un long séjour dans ce canton.

Vous vous rappelez comment Trufaldin et la petite veuve se sauvèrent dans la litière. Le chevalier au palefroi pie reconnut aussitôt l'écuyer, et il ne fut plus douteux que Mendoce ne fût dans la maison; mais était-il mort ou vivant, c'est là ce qui tourmentait les deux observateurs, lorsqu'un jeune homme très-bien mis passa à quatre pas d'eux, à grande course de cheval, et fut aussi, malgré la rapidité de sa marche, reconnu pour l'ange Gabriel.

Guzman s'attacha à ses pas, et le suivit à une certaine distance. Lorsque Mendoce s'arrêtait ou paraissait seulement en avoir l'intention, le beau page se jetait avec son cheval derrière quelques arbres. Son compagnon

était allé rejoindre la troupe, et la faisait marcher, par l'intérieur du bois et dans la direction que suivait Mendoce, aussi vîte que le permettaient les difficultés d'une route qui n'était pas battue.

Vous n'avez pas oublié comment Guzman gagna sur le soir la confiance de Mendoce, connut ses projets de voyage, le quitta pour aller prendre la tente de son domestique, et procurer un cheval à Trufaldin, qui en avait un besoin réel. Vous vous doutez bien que Rotrulde et sa suite partirent aussitôt pour prendre, sur les bords de l'Ebre, les arrangemens nécessaires; vous vous doutez bien que le cheval de Trufaldin l'avait jeté bas, tout naturellement, parce qu'il était vif, et que le coup de houssine, l'avait vigoureusement piqué, qu'il avait galopé dans le chemin qui s'était

trouvé devant lui, et qu'enfin il était entré dans la première écurie qui s'était présentée; mais voici ce que vous ne savez pas.

Rotrulde avait loué cette écurie, et la maison d'un riche muletier qui en était à peu de distance, pour deux jours seulement. Il fallait mettre Mendoce et son écuyer à pied, pour les forcer d'entrer dans la maison, et vous concevez maintenant comment Trufaldin, qui ne pouvait marcher, avait trouvé un âne tout à propos, comment cet âne et le cheval de Mendoce leur furent pris lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le vieux Pédrillo, autre domestique de Cerdagne, faisait semblant de dormir sur le bord de la rivière, déguisé en pêcheur. Il me reste à vous dire que Rotrulde, en s'établissant chez le muletier, avait envoyé les domestiques qui ne devaient

pas paraître chez le seigneur dont elle voulait faire son cousin; que la lettre de Cerdagne, très-connu, très-considéré partout, l'avait fait consentir à ce badinage, dont il s'était amusé toute la nuit, caché tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, mais à portée de tout voir; que la réception favorable de l'oncle avait été arrangée une nuit d'avance et de la même manière; que l'homme au cheval pie, à qui Mendoce devait en vouloir beaucoup, avait été renvoyé droit au château de Cerdagne; que la jolie brune se promettait de faire prendre la même route à Guzman quand il reparaîtrait aux environs de la barque, d'abord parce que Mendoce avait fait sur elle une forte impression, que le page ne pouvait être qu'un témoin incommode, et qu'ensuite le jeune chevalier ne manquerait pas d'entrer avec lui,

sur les chevaux pris, les ânes volés, dans des explications qui ne laisseraient pas d'être embarrassantes, et qu'il était bon de prévenir.

Vous me demanderez maintenant pourquoi Rotrulde se donnait beaucoup de peine pour se procurer des gîtes isolés, au lieu de loger tout simplement dans les villes. Je vous ai prévenu, au commencement de ces mémoires, qu'on ne connaissait pas alors d'auberges en Espagne, et j'ajouterai qu'avant que Rotrulde fût sûre de Mendoce, elle cherchait à le fixer par une sorte de merveilleux qui flatte toujours les jeunes gens; qu'il lui était expressément défendu de rien accorder, et que la première femme facile qu'aurait rencontrée Mendoce, lui aurait fait perdre en un instant le fruit des peines qu'elle s'était données.

Vous allez actuellement me reprocher un développement des plus ordinaires à une aventure qui semblait promettre quelque chose de plus satisfaisant. N'avez-vous jamais vu de tours de cartes qui vous ont étonné, frappé? Vous avez voulu les savoir, et vous avez vu à regret que ce n'était rien du tout : supposez que vous venez de prendre une leçon d'escamotage, et convenez que vous feriez bien un autre carillon, si je ne vous avais donné aucune explication. Au reste, et pour en finir, si celle-ci vous déplaît, arrangez-vous.

Je reviens à Mendoce, que l'attrait du plaisir a fait venir jusqu'ici, que la réalité gouverne encore, qui était joué d'abord, qui est adoré maintenant, qu'on continue de tromper sur l'issue du voyage, qu'on trompe à regret, mais qu'on trompe par obéis-

sance pour un maître exigeant et difficile, qu'on trompe, parce que l'instant où il saura qu'on le conduit au château de Cerdagne, sera celui où on le perdra; que quelques jours heureux encore sont considérés comme précieux, et qu'enfin au château de Cerdagne même, on le verra du moins, si le caprice ou l'inconstance lui donne de ces échappées de tendresse dont une fille tendre profite toujours avec plaisir.

Rotrulde et Mendoce passaient leur temps fort agréablement dans la chambre; Trufaldin s'occupait à la proue avec sa grosse Inès; Pédrillo et les autres rameurs qu'avait donnés l'oncle, et qui étaient aussi des domestiques qui n'avaient pas encore paru devant Mendoce, manœuvraient à la poupe, et ne voyaient rien de ce qui se passait; la journée s'écoula : Tru-

faldin vit avec peine le moment de rentrer pour souper, et Rotrulde remarqua avec plaisir qu'il était parfaitement d'accord avec sa grosse. Cependant il n'y avait que deux cabinets et deux lits; l'arrangement était tout simple, mais il n'était pas dans l'ordre que la jolie brune en fît l'observation; Inès n'était pas scrupuleuse, mais elle était bien aise de dérober ses plaisirs à Rotrulde, qui avait sur elle une sorte d'autorité, et dont elle ne soupçonnait pas encore la faiblesse; Trufaldin, trop timide pour proposer publiquement de certaines choses, regardait du coin de l'œil le cabinet le moins élégant, et pensait aux moyens de s'y introduire clandestinement; Mendoce, toujours persuadé qu'il avait affaire à une princesse, se gardait bien de dire un mot qui pût compromettre sa gloire. On mangeait, on buvait,

mais toutes les cervelles travaillaient d'une étrange manière.

Rotrulde fit semblant de s'endormir : cet expédient a souvent été utile aux belles; Inès, de peur, disait-elle de gêner madame, se retira dans son cabinet, et tira scrupuleusement la porte; Trufaldin sortit en disant qu'il passerait fort bien la nuit à la proue, enveloppé dans un manteau; Mendoce le suivit, en déclarant qu'il comptait la passer de la même manière : les deux amans s'arrangèrent à une certaine distance, et commencèrent à ronfler tous les deux, sans dormir ni l'un ni l'autre.

Mendoce, persuadé que Trufaldin va faire sa nuit d'un seul somme, se lève en tapinois, rentre dans la chambre, trouve la jolie brune, qui n'avait pas perdu de temps, couchée, ronflant, et ne dormant pas plus que les

autres. Il écoute à la porte d'Inès; elle ronflait aussi comme une contre-basse. Mendoce ferme soigneusement la porte du cabinet, plus soigneusement celle qui ouvrait sur la proue, non qu'il craignît Trufaldin, mais Pédrillo et ses camarades, qui pouvaient faire à l'oncle prétendu un rapport désavantageux sur sa nièce. En deux tours de mains le fripon est déshabillé, il partage le lit de Rotrulde, qu'il réveille du réveil le plus doux. Elle se plaint de l'imprudence de cette démarche, et il lui ôte l'usage de la voix; elle se récrie sur le tort que Mendoce peut faire à sa réputation, et les derniers mots viennent encore expirer sur ses lèvres; elle se plaignit tant, et Mendoce lui coupa si souvent la parole, qu'ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, mais d'un sommeil véritable et profond.

Trufaldin avait prévu dès le premier jour comment le dangereux Mendoce finirait avec la jolie brune : il n'avait pas été surpris du tout de le voir sortir de son manteau, rentrer dans la chambre, et éteindre la lampe; mais ce qui ne l'arrangeait pas, c'était de passer à la proue une nuit qu'il se promettait d'employer agréablement. Cependant frapper à la porte était un moyen qui déplairait sûrement à son maître, assez brutal parfois. Il se repentit de ne pas lui avoir confié où il en était avec Inès, et de n'être pas tout uniment rentré avec lui; mais le jeune homme n'aurait pas manqué de rire de cette intrigue, avec sa jolie brune, et la grosse fille lui avait recommandé une extrême circonspection : elle craignait Rotrulde, et surtout le comte de Cerdagne, au point d'avoir gardé à son cher amant le plus

profond secret sur l'objet de ce voyage, secret, à la vérité, fort étranger à leurs plaisirs.

Trufaldin se désolait, assis sur son derrière, les coudes sur ses genoux et le menton dans ses deux mains. Cependant, comme l'amour donne de l'imagination aux plus sots, il pensa à la fin qu'il pourrait se glisser le long de la chambre sur le plat-bord de la barque, frapper doucement à la petite fenêtre d'Inès, entrer par là, coucher avec elle, et ressortir avant le jour.

Ce superbe plan est à peine conçu, que Trufaldin commence à l'exécuter. Il avance, le dos courbé, pour n'être pas vu des rameurs, qui lui envoient d'abord une rosée, ensuite une vraie pluie, et qui le mouille jusqu'aux os, à mesure qu'il avance, en retirant l'aviron à la fin de chaque coup. Trufaldin se console, parce qu'il va se

déshabiller, et puis le petit homme était tenace comme un autre quand il voulait fortement quelque chose.

Il parvient à cette fenêtre, qu'il croyait le terme de sa marche; il frappe; la prudente Inès, qui l'attendait, veut avant tout s'assurer que ce soit en effet son bien-aimé qui ait frappé; elle entre-bâille son châssis, et, malgré les ténèbres, elle reconnaît Trufaldin ployé en deux, le dos tourné au rivage, et la tête disposée à s'allonger par la croisée. Dans le premier mouvement de sa joie, incapable de réfléchir que Trufaldin ne tenait à rien, elle pousse vivement sa fenêtre, et le jette à l'eau. Saisie d'effroi, elle passe le corps, allonge le bras; Trufaldin, qui ne sait pas nager, et que l'eau qui le suffoque empêche de crier, Trufaldin trouve ce bras; selon l'usage des malheureux qui se noient, il

le serre, il le tire avec force; Inès, qui se sent entraîner dans la rivière, jette des cris perçans et inutiles : la voilà dans la Sègre, se débattant avec Trufaldin.

A ces cris, les rameurs quittent leurs avirons; ceux qui les avaient déjà quittés pour dormir, se réveillent en sursaut, Rotrulde et Mendoce se réveillent de même; celui-ci fait un paquet de ses habits, les prend sous son bras, et court à la proue. On lui crie de la poupe, qu'il y a des gens qui se noient; il répond avec présence d'esprit, qu'il les a entendu tomber, et qu'il se déshabille pour aller à leur secours. On lui réplique que cela n'est pas nécessaire, que l'eau est froide, et que d'excellens nageurs sont déjà dans la rivière. Mendoce se rhabille, en se plaignant amèrement que d'autres l'eussent prévenu; Rotrulde, qui

a tout entendu, et qui croit son intrigue à couvert, passe une robe, fait du feu, rallume la lampe, vient éclairer, et on reconnaît, avec la plus grande surprise, Trufaldin et Inès qu'on venait de repêcher; mais dans quel état, grand Dieu!

Trufaldin est suspendu la tête en bas; il rend l'eau par ses souliers, par son haut-de-chausses, par son pourpoint, par la bouche, par le nez, par les oreilles; il est pâle, il est vert, il est violet. Inès, qui s'était mise en état de le recevoir, était absolument nue; ses gros appas eussent fixé l'attention, sans un nez épaté que la pâleur faisait paraître plus gros encore, sans des cheveux roux-foncé qu'elle cachait soigneusement sous son bonnet, et qui brillaient, collés par mèches sur ses épaules et sa poitrine, et enfin, sans un cautère au bras gauche,

qui

qui sentait très-fort, parce qu'elle n'avait pas voulu le panser dans la barque, pendant le jour, et bien moins encore dans le cabinet, de peur d'être surprise par Trufaldin, à qui la chose pouvait inspirer du dégoût.

Au bout d'un quart-d'heure cependant, on cessa de craindre pour la vie des amans infortunés, et les éclats de rire succédèrent aux alarmes. Trufaldin, qui avait repris tous ses sens, trouva très-mauvais qu'on insultât à sa disgrâce; il rappela tous ses malheurs, dont aucun, disait-il, n'avait été mérité, et il ajouta, en regardant Mendoce, que ceux qui avaient passé la nuit dans les plaisirs les plus vifs, devaient au moins compâtir au sort de ceux qui avaient failli se noyer en cherchant à se procurer la même satisfaction. Mendoce, irrité de cette sortie indiscrète, prit son écuyer aux

cheveux, et allait le renvoyer dans la Sègre; Rotrulde s'opposa à cet acte de violence, et déclara avec beaucoup de dignité, qu'elle ne s'offensait point d'une inculpation qui venait d'un cerveau affecté par le danger, ou du désir méprisable de se venger des ris qu'avait provoqués un accident dont la cause était très-condamnable; et, sans donner le temps à personne de prendre la parole, elle chapitra Inès avec tant de vérité, elle peignit les suites du vice sous des couleurs si vraies, que les domestiques de Cerdagne restèrent convaincus que Trufaldin avait extravagué. Voyant enfin la persuasion dans tous les yeux, Rotrulde ordonna à Inès et à son amant de descendre dans la chambre, et à l'une de s'habiller, et à l'autre de changer d'habit. Inès, qui ne savait rien de ce qu'avait vu son amant,

prenait la mercuriale à la lettre, et pleurait amèrement. Rotrulde sécha ses larmes, en convenant tout simplement de ce qu'elle avait fait, mais en observant que Trufaldin était un sot, qui devait sentir qu'un pareil secret ne se confie jamais qu'à ceux qu'on a intérêt de mettre dans sa confidence, et qui sont intéressés eux-mêmes à se taire, parce qu'ils partagent les mêmes torts ou les mêmes plaisirs. Le résumé de ce discours philosophique fut qu'à l'avenir on ne se gênerait plus, que Rotrulde déclarerait que, pour mettre un terme aux poursuites de l'écuyer, elle ferait coucher Inès avec elle, et que Mendoce prendrait le petit cabinet, dans lequel on étendrait des manteaux pour Trufaldin, qui serait ainsi surveillé de son côté.

Cette déclaration, répandue sans

affectation parmi l'équipage, les deux ménages ne pensèrent plus qu'à vivre de bon accord, et à tirer parti du temps. La plus parfaite égalité règne dans l'intérieur de la chambre, à la grande satisfaction d'Inès et de Trufaldin, qui sentirent que le besoin du plaisir rapproche les conditions, et qui se promettaient bien de se dédommager la nuit prochaine des désastres de la précédente.

Depuis que Mendoce était heureux, il avait moins d'empressement à connaître sa jolie brune; il ne la questionnait guère que par pure curiosité et de loin en loin. On lui faisait des réponses évasives; on l'assurait que dans trois ou quatre jours il n'y aurait plus de secret pour lui, et il se contentait de cela. Mais quand Rotrulde se trouvait seule avec Inès, elle lui recommandait une discrétion

absolue, et elle lui montrait les inconvéniens du moindre mot hasardé. Inès, à qui tout était indifférent, pourvu qu'elle couchât avec Trufaldin, promit de se taire, et se tut en effet. La journée se passa ainsi, et Mendoce attendait très-patiemment cette nuit que les autres désiraient avec tant d'ardeur.

Il était à la poupe; il causait avec les rameurs; il caressait les chiens courans, dont il déclara qu'il se servirait le lendemain pour procurer des vivres frais à madame, avec qui il sentait déjà qu'il ne pouvait toujours converser. Le jour tirait à sa fin, et l'approche de l'hiver ramenait les oies sauvages. Il en aperçut une troupe qui nageait sur le bord de la rivière, assez escarpé en cet endroit. Il bande un arc, il ajuste une flèche; il tire, le coup porte juste; une seconde, une troisième flèche sifflent et frappent;

trois oies se débattent dans l'eau; les autres prennent leur volée. Mendoce, enchanté de son coup d'essai, découple une paire de chiens, leur montre son gibier, les prend par le cou, et les jette à l'eau. Les chiens courans ne sont pas nageurs par goût; ceux-ci ne faisaient d'efforts que pour regagner la barque. L'impatient Mendoce saisit le gouvernail, et veut se diriger sur ses oies. Gare la pierre! lui crie Pédrillo. Mendoce aurait passé dans le feu, et ne regarde seulement pas où est cette pierre. Il met le bateau directement dessus, et une planche du fond s'entrouvre. Les rameurs redoublent d'activité pour gagner le bord; on dépasse la pierre, on arrive au rivage; Mendoce ne voit pas que l'eau couvre déjà le plancher de la chambre, que Rotrulde, Inès et Trufaldin en sont sortis effrayés; il n'est

occupé qu'à virer et à revirer le bateau pour saisir ses oies; il les tient enfin, il est heureux, et il présente la main à Rotrulde, qui s'aperçoit, en soupirant, qu'elle ne tient plus la première place dans les pensées de son amant.

L'accident arrivé à la barque, qui n'était rien en lui-même, l'alarmait pourtant singulièrement. On était encore à plusieurs journées du château de Cerdagne, et si elle ne fixait plus Mendoce, qui ne voyait qu'elle, que serait-ce si on continuait le voyage par terre? Elle se repentait intérieurement d'avoir cédé; mais il n'y avait pas à revenir : il ne restait qu'à éviter les dangers qu'elle prévoyait.

Elle fit décharger le bateau pour l'alléger, ensuite elle ordonna qu'on le tirât à terre; on le mit sur le côté,

on découvrit la voie d'eau : c'était peu de chose, mais il fallait du bois, du chanvre, du goudron, des outils, et on n'avait rien de tout cela.

On était entré le matin dans la Nogara, autre rivière qui se jette dans la Sègre, et qui prend sa source dans les terres même du comté de Cerdagne. On avait passé la ville d'Ager; et, selon l'usage établi, on avait retenu dans la chambre Mendoce et Trufaldin. On se trouvait à quelques lieues encore de Pobla, on n'apercevait que quelques pauvres villages; Rotrulde ne devait pas craindre d'y trouver de rivales : elle proposa en conséquence à Mendoce d'aller coucher au plus prochain de ces hameaux, pendant que les gens remettraient la barque en état.

La proposition acceptée sans difficulté, Rotrulde, Mendoce, Trufaldin

et Inès se mirent en marche, précédés par Pédrillo et deux de ses camarades qui portaient les matelas, les effets précieux, et qui devaient rapporter ce qu'il fallait pour réparer le frêle bâtiment. Rotrulde était appuyée sur le bras de Mendoce, et lui disait les choses les plus tendres. Inès tenait par la main son Trufaldin, qui ne perdait pas un mot de ce qu'elle lui disait, tandis que le beau chevalier marchait le nez au vent, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, et ne donnait qu'une attention assez légère à ce que lui adressait cette brune qui deux jours auparavant lui paraissait si jolie.

On approchait du village, lorsqu'on rencontra un pauvre homme qui se désespérait à côté d'une mule couchée à terre. Le premier mouvement de Mendoce fut de lui donner de l'or,

le second, d'apprendre le sujet de cette douleur si vive. Le pauvre homme revenait de Pobla, où il avait chargé sa bête de quatre outres d'excellent vin qu'il allait vendre à Balaguer. La mule avait fait un faux pas, s'était abattue, et avait crevé deux outres dont le vin s'était répandu. Le maître, en la relevant avec vivacité, n'avait pas réfléchi que les deux outres qui restaient n'avaient plus de contre-poids; leur pesanteur avait aussitôt entraîné de l'autre côté la mule, qui les avait encore écrasées, et le pauvre homme se désespérait en voyant son vin former une mare boueuse. Rendu à la gaîté par la munificence de Mendoce, qui lui avait payé deux fois sa charge, il se remit en route en comblant de bénédictions le jeune homme, qui ne s'occupa plus autrement d'un événement qui amena pourtant une aventure

bien incroyable et bien vraie, puisque je vous en garanti l'authenticité : nous y viendrons.

Nos voyageurs entrèrent dans la chaumière la plus apparente du hameau. Ils contèrent l'accident arrivé au bateau; ils demandèrent, en échange de quelques doublons, un asile et les commodités qu'on pourrait leur procurer; le maître et la maîtresse s'empressèrent de les servir, aidèrent Inès à plumer et à apprêter les oies de Mendoce; ils portèrent à souper à Pédrillo et aux deux autres qui travaillaient sur le bord de la rivière; ils se retirèrent ensuite dans leur grange, se couchèrent sur la paille, et laissèrent Mendoce et Rotrulde, Inès et Trufaldin maîtres absolus de leur humble domicile.

Tout s'arrangeait au mieux. On avait fort bien soupé, on avait chanté

la chansonnette; l'écuyer et la grosse servante touchaient au moment heureux; Rotrulde prenait à son tour, pour s'assurer une nuit agréable, les peines que Mendoce s'était données avec tant de vivacité lorsqu'il attendait le prix de son ardeur. S'il était moins empressé, il paraissait au moins très-sensible aux attentions de Rotrulde, et s'il n'avait plus d'amour, il avait sa jeunesse et des désirs.

On était couché, et Mendoce débutait d'une manière assez brillante pour que Rotrulde espérât de le conduire jusqu'au château de Cerdagne, s'il ne se présentait pas quelque minois fripon qui traversât ses desseins, ce qu'elle se promettait bien d'empêcher par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Inès, après avoir tout rangé pour le départ, arrêté au point du jour, Inès, après avoir couvert

le feu, éteint la lampe, était allée joindre, dans un réduit voisin, son écuyer, qui l'attendait dans l'état le plus respectable. Elle entre au lit, et Trufaldin, toujours malheureux, l'entend pousser tout-à-coup les cris les plus violens. Il l'interroge : c'était une colique affreuse, occasionnée probablement par le bain froid et forcé qu'elle avait pris la veille; le pauvre Trufaldin s'épuisait en raisonnemens pour lui prouver que ce n'était qu'une bagatelle à laquelle il ne fallait pas faire attention; il cherchait à arriver à son but, et Inès, qui souffrait horriblement, le repoussait, l'égratignait, mordait son traversin, et continuait de crier à tue-tête.

Mendoce, qui entendait tout, et à qui ce tapage infernal déplaisait beaucoup, et peut-être un peu moins qu'à Rotrulde, Mendoce crie à Tru-

faldin de rallumer la lampe, de faire chauffer du vin à sa belle, et de s'en aller avec elle dans la grange, si le remède n'opérait pas. Trufaldin, désespéré de tous ces contre-temps, balançait entre la grosse Inès, dont les charmes le retenaient, et un maître qui aimait ses aises au-delà de toute expression, lors toutefois qu'il pouvait se les procurer. Trufaldin ne bougeait pas, Inès criait toujours, et Mendoce jurait que si ce carillon ne finissait pas, il allait jeter l'amant et l'amante dans la mare où on abreuvait le bétail. Trufaldin, plus poltron encore qu'amoureux, se lève, cherche le foyer, prend une porte pour une autre, et au lieu d'entrer dans la chambre où étaient couchés Mendoce et Rotrulde, il va chercher dans le poulailler une cheminée qui n'y était pas.

Les poules dormaient juchées sur

leurs bâtons, et une oie, qui peut-être avait aussi la colique, barbottait dans la partie inférieure, et gobait ce qui se présentait. Trufaldin nu tâtonnait, cherchait les allumettes, et l'oie, attirée par l'odeur de certain bijou que l'écuyer ne lavait pas tous les mois, l'oie s'approche en dandinant, allonge le cou, ouvre un grand bec, et croyant trouver un boyau de volaille, avale d'un trait ce que vous savez bien, capital et accessoires. L'infortuné Trufaldin, effrayé de ce genre d'attaque, couvre de ses hurlemens les cris d'Inès. Il court çà et là, et ne conçois rien au poids énorme qui lui pend entre les cuisses : c'était l'oie qui était victime de sa gourmandise, et qui avait avalé un morceau assez fort pour qu'il ne pût pas ressortir aisément. Trufaldin se cognait la tête contre les perches qui servaient de lit aux poules,

et les poules, effrayées comme lui, s'envolaient pour tomber à quatre pas contre un mur, contre une porte, contre Trufaldin, qu'elles écorchaient de la tête aux pieds avec leurs ailes, leurs becs et leurs ongles. L'écuyer ne savait pas où il en était; il ignorait à quels ennemis il avait affaire, lorsque le chat de la maison, qui avait trouvé la porte du poulailler ouverte, et qui s'avançait en tapinois pour surprendre un poulet, lorsque ce malheureux chat, troublé comme les autres animaux, de ce désordre aussi subit qu'inattendu, et cherchant à s'échapper, veut sauter à travers la porte, rencontre Trufaldin devant lui, et lui enfonce les quatre griffes dans le bas des reins et le gras de la fesse. Trufaldin, à qui les expressions manquent, et que ce dernier supplice pousse à bout, Trufaldin blasphême

à faire abîmer la maison. Mendoce, qui ne sait rien de ce qui se passe dans les ténèbres, saute de son lit, prend un gourdin qui était dans la cheminée, et, en cherchant à assommer son écuyer, il renverse, il casse, il brise d'un seul coup toute la poterie du paysan; il rompt une cuisse au gros chien, et le chien, le chat, les poules, Trufaldin, Inès, tout crie à la fois. Le paysan et sa femme se réveillent enfin, ils s'imaginent qu'on met le feu à leur chaumière, ils entrent; le gourdin de Mendoce leur meurtrit tout le corps, et la masse des cris augmentent à un point que Rotruldè se lève, et cherche à sortir de la malencontreuse cabane. Un grillon était descendu de la cheminée, et soupait à son tour des miettes qui étaient tombées sur le pavé. Les cris, le tumulte, le sifflement des ailes, le miaulement des

chats, les aboiemens du chien, tout concourait à faire enfuir dans son trou le timide et gourmand grillon.

Il trotte, il sautille aussi vîte que peuvent le porter des pattes élastiques, mais courtes; Rotrulde se rencontre entre le foyer et lui; il se cranponne à sa jambe; elle éprouve une sorte de démangeaison, elle y porte la main, et le grillon saute à la cuisse ferme, blanchette et dodue: la main monte avec l'insecte, et l'insecte, tout-à-fait éperdu, se réfugie..... il se réfugie..... et au désespoir de s'être enferré dans cette espèce de cul-de-sac, il joue des pattes, et ces pattes inquiètent, tourmentent, désespèrent Rotrulde, qui crie plus haut que tous les autres ensemble.

L'ordre ne pouvait se rétablir qu'autant que Mendoce, qui seul avait toute sa tête, voudrait prendre la peine de

débrouiller ce chaos. Il finit par où il aurait dû commencer; il rallume la lampe, il fait beaucoup, mais beaucoup de politesses aux paysans qu'il a éreintés; il donne encore quelqu'argent, les renvoie dans leur grange, et le gros chien les suit sur trois pattes, et le chat suit le chien, et les poules s'envolent dans la cour. Rotrulde avait introduit un doigt avec dextérité, elle était parvenue à écraser l'insecte contre une des parois du charmant réduit, et elle s'était recouchée. Enfin le calme commençait à se rétablir; il n'y avait plus que Trufaldin et Inès qui criassent.

Mendoce, dont la colère était dissipée, examine son écuyer par tous les bouts, et rit pendant un quart-d'heure en voyant l'oie aussi gênée au moins que Trufaldin. Prenant enfin pitié des tourmens du pauvre diable, il tire la

volaille par les pattes, la volaille ne peut rien rendre, et Trufaldin suit tous les mouvemens de Mendoce, en criant qu'il va lui arracher..... A ce cri terrifiant pour une femme, Inès oublie ses douleurs, elle cherche son petit couteau, et le jette à Trufaldin, en lui disant : « Surtout, mon ami, coupe-lui le cou bien long ».

Il n'était pas nécessaire de faire cette recommandation à Trufaldin, qui tremblait quand il courait risque de perdre seulement un cheveu. Il décapite l'oie contre les épaules, se débarrasse du cou avec adresse, et essuie de la part de Mendoce, sur les dangers de l'incontinence, un long discours imité de son propre sermon. Trufaldin trouvait la morale déplacée : il observait, en grondant et en repassant son haut-de-chausses, de peur d'un nouvel accident, il observait que le très-

incontinent Mendoce n'avait jamais été jeté à l'eau, et n'avait pas trouvé d'oies qui lui eussent gobé..... Il ralluma le feu en jurant une guerre à mort à toutes les oies qu'il rencontrerait. Le vin chaud guérit radicalement la grosse Inès, et personne ne pensant plus ni à dormir, ni à autre chose, on s'habilla, on déjeûna, et lorsque le jour commença à poindre, on se mit en marche pour regagner la barque, qui devait être en état de voguer.

On n'était plus qu'à quelques toises de l'endroit où on avait rencontré, la veille, le pauvre diable qui avait vu la terre couverte de son vin. La petite mare qu'il avait formée paraissait tarie, et on apercevait autour une douzaine de grosses boules grises sur lesquelles on s'épuisait en raisonnement. On approche, on reconnaît des oies sau-

vages, tout-à-fait privées du mouvement. Trufaldin, qui ne peut se procurer le petit plaisir de les tuer, se promet au moins celui de régaler les rameurs. Il prend deux ou trois lanières, il attache les oies par les pattes, se fait du tout une superbe ceinture qu'il lie fortement autour de ses reins, et, enchanté d'une victoire qui ne lui a coûté que la peine de se baisser et de prendre, il marche en avant, empressé de se montrer à Pédrillo et aux autres, dans ce brillant équipage.

Il était à cent pas d'Inès, de Rotrulde et de Mendoce, quand il crut s'apercevoir qu'une de ses oies avait fait quelques mouvemens. Il tire de sa poche le petit couteau d'Inès, et se dispose à la décoler, lorsqu'une autre remue sensiblement; il quitte la première pour s'attacher à celle-là; une

seconde, une troisième battent des ailes; il se trouble, il ferme les yeux, que menacent les bouts des plumes, et il sent tout en mouvement autour de lui; il appelle Mendoce à son secours, son cri effraie toutes les oies, il éprouve une secousse violente, et se sent enlever de terre.

Il est porté à vingt, trente, quarante pieds de haut, avant que Mendoce soit arrivé au lieu où avait commencé l'ascension : le jeune homme voit son écuyer partir pour la voûte azurée, ou pour la mer glaciale. Il ne doute pas que le bonhomme ne soit perdu sans ressource, et il veut lui donner une dernière preuve de son attachement, en tuant au moins une de ses ennemies. Il ajuste la flèche; il tire au hasard d'enfiler Trufaldin; Inès, à genoux, prie le ciel de conduire la flèche, comme il dirigea jadis

celle de Tell. Deux oies sont embrochées, elles cessent de voler, et ne font plus qu'un poids qui embarrasse le vol des autres; par un mouvement machinal, le bonhomme en tenait une au cou, de chaque main, les suffoquait sans s'en apercevoir, et, diminuant ainsi la masse des forces, il commença à descendre sans s'en douter, car il n'avait pas encore osé ouvrir les yeux. Mendoce un peu rassuré, apprêtait une seconde flèche; Inès lui arrêta le bras, en observant qu'on pouvait employer un moyen moins dangereux. Trufaldin n'avait pas lâché le petit couteau; elle lui crie de couper le cou aux oies à quelque temps l'une de l'autre, et qu'ainsi il descendrait sûrement jusqu'à terre. Il était déjà considérablement descendu; mais Inès, qui n'était pas plus géomètre que Mendoce, ne calculait point le poids

poids de Trufaldin avec les forces de huit oies qui faisaient de vains efforts pour remonter, et elle craignait toujours que ces malheureux oiseaux ne parvinssent à l'enlever de nouveau. Il n'était plus qu'à quinze pieds de terre, lorsqu'il entendit le conseil dix fois répété de couper des cous. Incapable de rien juger dans la frayeur qui le possède, il prend sa lanière pour une oie, il tranche; les oiseaux remontent à tire-d'aile, et il tombe lourdement le cul sur l'herbe, assez épaisse pour le garantir des suites de sa chute. Lorsqu'il fut rendu à ses amis, qu'ils eurent constaté qu'il n'avait éprouvé aucun accident, les ris et les plaisanteries recommencèrent, et après qu'on eut bien ri, on chercha comment des oies sauvages avaient fait semblant de dormir pour attraper un pauvre écuyer dont la figure avait jusqu'alors mis en

fuite toutes les oies qu'il avait rencontrées. Trufaldin soutenait gravement qu'il y avait contre lui une conspiration générale de toutes les oies ; Mendoce soutenait en riant que des animaux privés de la parole ne peuvent conspirer : « Eh ! qui vous a dit qu'elles ne parlent pas ? reprit aigrement Trufaldin. Les Germains et les Hibernois sont donc privés de la parole, parce que nous n'entendons pas leur langage, qui ne vous paraît qu'un gloussement ? Ne distinguez-vous pas dans votre chien les sons généraux qui indiquent la douleur et le plaisir ? Eh bien ! si vous étiez chien, vous entendriez le reste, comme vous entendez l'espagnol. La sainte Bible ne vous apprend-elle pas que le serpent a parlé à Eve ? et si le serpent parle, pourquoi les oies ne parleraient-elles pas aussi » ?

Tout cela ne paraissait pas suffi-

sant à Mendoce pour établir que les oies eussent conspiré contre Trufaldin. Leur conduite extraordinaire avait pourtant une cause qui échappait à sa sagacité. Il se perdait en raisonnemens qui ne concluaient rien. « Eh bien! m'y voilà, dit tout-à-coup Rotrulde, et rien n'est aussi simple; les oies se sont posées cette nuit à l'endroit où le muletier a perdu son vin, elles en ont bu en mangeant les insectes que ce vin obligeait à sortir de terre, elles se sont enivrées, elles se sont endormies, elles se sont réveillées, ou par l'action que leur a communiquée la marche de Trufaldin, ou par la chaleur de son corps, ou parce que l'ivresse était dissipée; elles ont cherché à s'envoler, elles ont emporté le pauvre écuyer, et bien certainement elles n'ont pas conspiré contre lui ».

Cette solution réunit tous les suf-

frages; Trufaldin, sans inquiétude des conspirations qu'il redoutait pour l'avenir, rit enfin avec les autres. Les oies furent l'objet de la conversation et des railleries du jour et du lendemain. Les nuits furent employées à dormir, parce qu'on était fatigué, et l'écuyer, plus dégoûté que jamais de ses essais galans, se retirait à la poupe chaque soir, bien décidé à renoncer à sa grosse, dont l'approximation lui était constamment fatale. La grosse, loin de renoncer à rien, sentait son appétit piqué par les difficultés; elle obsédait pendant le jour Trufaldin, qui faisait la plus belle défense. Enfin elle le mit au pied du mur, en lui confiant le secret du comte de Cerdagne, et en l'assurant qu'il ne trouverait au château ni rivière pour se noyer, ni oison pour avaler ce dont un homme fait autant de cas que de la vie.

Il y avait du danger sans doute à s'ouvrir ainsi à Trufaldin; s'il était indiscret, il la faisait chasser, elle et Rotrulde; mais Inès n'avait trouvé dans sa vie qu'un seul homme qui lui fît la cour. Il lui avait donné des avant-goûts d'après lesquels elle jugeait de l'ensemble, et une femme en ce cas se résout plus aisément à être mise à la porte, qu'à renoncer à l'objet de ses désirs. Cette confidence mit Trufaldin au comble de la joie; il voyait le terme des sottises de son maître, celui de ses voyages et de ses aventures désastreuses; il avait à se taire un intérêt égal à celui d'Inès et de Rotrulde; il se tut en effet, et promit à sa grosse, en reconnaissance de la bonne nouvelle qu'elle lui apprenait, toutes les joies qu'il pourrait lui procurer.

On arriva à Pallarols, où la No-

guera cesse d'être navigable. La jolie brune refusa obstinément d'entrer dans la ville, et le galant Mendoce fut obligé de lui tenir compagnie. Elle dépêcha Pédrillo, pour avoir des nouvelles du père qu'elle s'était donné, et le rusé vieillard revint annoncer que le père était parti pour un château situé à six lieues de là, et il avait dépêché un exprès à Cerdagne pour lui annoncer l'arrivée de son gendre pour le lendemain.

Rotrulde représente à Mendoce que, puisqu'il voulait se cacher dans la Catalogne même, il ne lui refuserait pas de l'accompagner à ce château où il serait en sûreté, et où il verrait la plus belle personne de l'Espagne. A ces derniers mots Mendoce, déjà fatigué de sa jolie brune, prit feu selon sa coutume. D'ailleurs la proposition de Rotrulde entrait dans son premier

plan, qui était d'éviter les villes où il pourrait être reconnu, et de chercher dans les campagnes des aventures agréables. Il était bien aise aussi de voir enfin tomber le voile dont Rotrulde s'était constamment enveloppée : il avait jusqu'alors voyagé à ses frais, et, jaloux de lui marquer sa reconnaissance, il envoya Trufaldin arrêter à Pallarols les litières les plus commodes et les plus belles.

Trufaldin part, il entre à Pallarols ; un nouvel accident l'attendait dans cette ville, où il n'avait jamais mis le pied. Le corrégidor de Pobla était parti pour Urgel. Il devait passer par Pallarols ; il y était arrivé de la veille, et il avait raconté à tous les oisifs de la ville, qu'en remontant le cours de la rivière il avait vu, à deux cents pieds de haut pour le moins, un homme qui avait douze douzaines d'ailes tout

autour du corps. On se moquait du corrégidor, qui donnait pour preuve les détails les plus minutieux. L'homme volant avait une capeline verte, surmontée d'une plume rouge, un pourpoint noir avec des crevasses jaunes, un haut-de-chausses cramoisi et des bottines souci. Bien sûrement un homme pouvait être vu ainsi, mais cela ne prouvait pas que cet homme se fût enlevé dans les airs. Le corrégidor soutenait non-seulement qu'il l'avait vu, mais que la chose n'était pas nouvelle, et par conséquent ne devait pas étonner. Il rappelait, car un corrégidor possède son écriture, il rappelait qu'au bon vieux temps où le Père Éternel se brouilla tout-à-fait avec son peuple chéri, peu avant la captivité de Babylone, on avait vu des armées combattre en l'air au-dessus de Jérusalem, et du sang pleu-

voir dans les rues. Il ajoutait qu'un charcutier de cette belle ville s'étant avisé de faire du boudin économique de ce sang-là, le roi de Judée l'avait fait crucifier, parce que ce sang ne pouvait être que le sang du diable, et qu'on ne doit pas faire manger le diable à ses frères; passe pour manger Dieu, c'est d'un bien meilleur ton: aussi laisse-t-on tranquilles les cuisiniers qui veulent bien nous le servir.

Le corrégidor convenait cependan que l'histoire du citoyen charcutier de Jérusalem ne se trouvait pas dans l'historien Josephe; mais que cette particularité fût vraie ou fausse, il était incontestable que des armées avaient combattu en l'air, il était clair que c'étaient des légions de sorciers; il était donc positif que l'homme volant était sorcier aussi, et devait être traité comme tel, si on pouvait le joindre

avant qu'il arrivât aux colonnes d'Hercule, où tout le monde sait que le demi-dieu, qui ne savait pas le latin, parce que le latin n'existait pas, a écrit:

Stetimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

Or, le demi-dieu qui a planté ces colonnes aux confins du midi de l'Espagne, ne soupçonnait pas la Sibérie, la Laponie, le Kamtschatka, l'Amérique, et n'était pas plus sorcier que le corrégidor de Pobla, qui voulait que Trufaldin fût possédé du diable.

Voyez cependant combien une opinion hasardée peut exposer un galant homme. Galilée perdit sa liberté pour avoir soutenu que la terre tournait autour du soleil; Mercier a perdu sa réputation pour avoir soutenu que le soleil tourne autour de la terre, et Trufaldin va peut-être endosser la

chemise de soufre, parce qu'un corrégidor a lu la Bible, et qu'il a affaire à des sots.

Le bon écuyer entrait d'un pas pesant dans la ville. Un apothicaire de soixante-dix ans, curieux, nouvelliste, bavard, diffus, et voleur comme j'en connais un que je vous conseille d'éviter, cet apothicaire, dont la boutique était le rendez-vous des vieilles têtes éventées comme la sienne, avait entendu parler de l'homme volant, et savait tout jusqu'aux moindres circonstances. Il était sur sa porte, dans sa robe de chambre d'indienne fond brun, avec sa boucle à l'oreille, sa vilaine lèvre pendante, et filtrant sa salive épaisse, lorsque Trufaldin passa devant cette malheureuse boutique. Mon apothicaire voit une capeline verte, la plume rouge et tous les vêtemens indiqués par le cor-

régidor; il s'approche de Trufaldin en riant de ce rire niais, que ceux qui se chauffent à son poêle veulent bien prendre pour de la finesse, et il lui demande, en lui crachant au visage, si ce n'est pas lui qui a volé dans les environs de Pobla.

Trufaldin, enchanté d'avoir ouvert, à ce qu'il croyait, une route nouvelle, comme l'ont cru depuis Montgolfier, Pilâtre des Rosiers, comme le croiront encore ceux qui s'éleveront en l'air, lorsque dans quelques mille ans une révolution physique du globe, bien prononcée, aura fait perdre aux pauvres humains qui survivront, le souvenir de ce qu'avaient découvert leurs pères, et qui ne réfléchiront pas que l'entendement de l'homme est une cour entourée de murailles, autour desquelles tournent continuellement les génies actifs qui se glorifient d'avoir

trouvé ce que leurs prédécesseurs ont laissé ou vu tomber; Trufaldin, dis-je, très-étranger à tous ces gens-là, mais très-sensible aux jouissances de l'amour-propre, Trufaldin s'inclinait devant l'apothicaire, qui devait s'incliner devant tout ce qui ne porte pas le cachet du *coquinisme*, et lui disait, avec un petit air de satisfaction, qu'il s'était élevé à quinze cents toises, qu'il avait vu sous ses pieds la terre comme un atome, et qu'il s'était tellement approché du paradis, qu'il avait entendu les anges péter : tout voyageur doit mentir.

« L'apothicaire, aussi fourbe que fripon, comblait d'honnêtetés le voyageur aérien, qui ne s'apercevait pas que la canaille l'entourait, l'écoutait, et qui ne savait pas que l'apothicaire, qui se faisait des pratiques par toutes sortes de moyens, qui en volait à ses

confrères, était bien aise de livrer un sorcier à la sainte inquisition, à qui il vendrait de l'opium brut pour des pillules de laudanum, calmant très-utile aux hommes qui, par chasteté, ont renoncé aux femmes.

Mais comme un coquin domicilié, et qui a usurpé une sorte de considération, ne la compromet jamais, et ne dénonce pas ouvertement, l'apothicaire, en paraissant flatter Trufaldin, en lui souriant, en lui faisant des questions captieuses, prouvait à l'auditoire qu'il était sorcier, très-sorcier, infiniment sorcier, non pas l'apothicaire, il ne l'est pas du tout, mais bien notre pauvre Trufaldin. Or, la canaille, qui aimait infiniment alors à voir pendre, rompre, brûler, goût détestable, bien loin des mœurs du dix-huitième siècle, où on a toujours eu le sang en horreur, cette canaille

s'empara de Trufaldin, le traîna, malgré ses plaintes, malgré ses pleurs, dans les prisons du saint-office, et l'apothicaire envoyait, par les rues détournées, un grand flandrin de garçon au teint blême, aux joues caves, avertir le révérend père inquisiteur que le sorcier qu'on amenait était livré par lui, et qu'il comptait en récompense sur la pratique du révérend et de ses suppôts.

Le cher écuyer s'était laissé conduire sans résistance, parce qu'il n'était pas dans son caractère de résister, et parce qu'il ne croyait pas courir de grands risques pour avoir été enlevé par des oies. Cependant, quand il fut sous les verroux, quand il vit les roues, les chevalets, les coins avec lesquels les satellites du révérend père inquisiteur font avouer à leurs victimes ce qu'elles n'ont pas fait, ce qu'elles

n'ont pas dit, deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent; et le bonhomme tombant à genoux, les bras élevés vers le ciel, s'écria : O Jésus-Christ! ô mon maître! loin de jamais persécuter, vous avez prié pour vos bourreaux; loin de condamner personne, vous avez absous la femme adultère par ces mots : « Que celui qui est sans reproche lui jette la première pierre ». O mon divin Jésus! que vos successeurs, ou ceux qui se disent tels, sont loin de vous! Ils me donneront la question jusqu'à ce que je leur répète ce que m'ont dit les oies dans les régions supérieures ».

Cependant l'aspect des instrumens propres à la torture, au lieu d'abattre tout-à-fait Trufaldin, lui inspirait le courage de fuir, le seul que puisse jamais avoir un poltron. La vaste chambre où il était avait une croisée bien grillée, qui donnait sur une cour où se

promenaient quatre ou cinq gueux en pourpoint noir, aux cheveux gras. Ils avaient l'air modeste, et le chapelet à la main : c'étaient les gardes qui veillaient sur les prisonniers. Pas de moyens de s'échapper par-là.

Il prend un coin de fer qu'on enfonçait entre les deux genoux des patiens, préalablement serrés avec des planches et des cordes; il frappe contre plusieurs parties du mur, qui sont aussi épaisses que solides. Il réfléchit qu'on ne l'a logé que provisoirement dans cette chambre, et qu'il y aurait de la folie à tenter une entreprise qui demandait du temps. Cependant ses yeux se reportaient sur les terribles instrumens; il sentait plus que jamais la nécessité d'une prompte fuite. Il démonte une grande roue qui servait à tendre les cordes qui disloquaient les bras et les jambes des hérétiques

et des sorciers; il la porte dans la cheminée, il monte, il est arrêté par des barres de fer tellement serrées que la fumée peut à peine s'échapper. Il tâte avec son coin le mur mitoyen, et il juge que ce n'est qu'une faible cloison en plâtre. Il frappe, il travaille, il s'évertue, il se démène, il sue, mais il perce, il voit le jour de l'autre côté; il espère, il oublie la peine, il redouble d'efforts; il agrandit son trou; il descend, il prend une longue corde, il remonte, il attache un bout de sa corde aux grilles qui barrent la cheminée, il passe l'autre bout par son trou, il y passe après sa corde, il descend, il se trouve dans une autre chambre autour de laquelle sont plusieurs portes toutes exactement fermées. Il voit une grosse clef accrochée à un clou; il ne doute pas qu'elle n'ouvre une de ces portes, il

l'essaie à toutes; l'une d'elle s'ouvre enfin; à quatre pas plus loin il en ouvre une autre, et il entre dans une troisième chambre où se promenaient cinq à six malheureux. Il s'effraie d'abord, il se rassure bientôt en voyant que ce sont des prisonniers comme lui; mais il sent qu'à force de travail il est tout simplement parvenu au logement qu'il aurait occupé deux ou trois heures plus tard, sans se donner la moindre peine.

C'est surtout dans le malheur que la société est nécessaire. Trufaldin vit bientôt que la fuite était impossible; mais il trouva de la consolation à se plaindre, à être plaint, et il s'applaudit d'être le moins sorcier de la troupe. En effet, c'était un président dont aucun plaideur ne s'était jamais plaint, *sorcier;* un avocat qui n'avait jamais perdu de cause, *sorcier;* un auteur

qui n'était jamais tombé, *sorcier;* un comédien qui avait toujours été modeste, *sorcier;* un journaliste qui n'avait jamais menti, *sorcier;* une femme que son mari aimait après un an de mariage, *sorcière,* sorcière, plus que sorcière.

Tous ces sorciers-là jugèrent d'abord que le nouveau confrère ne méritait pas une grande attention de leur part; mais lorsqu'on eut entendu par quels moyens il était parvenu à la chambre commune; quand on sut qu'on pouvait arriver à celle de la question, où les instrumens du supplice pouvaient devenir des armes meurtrières; quand on eut calculé qu'il restait deux heures à-peu-près avant qu'on apportât le dîner, tous les sorciers fêtèrent Trufaldin, et commencèrent, à l'aide de la corde, à escalader la cheminée. Trufaldin leur criait

qu'ils ne se sauveraient pas par-là, qu'il voulait bien s'enfuir, mais qu'il n'entendait pas se battre; on ne l'écoutait plus, on passait par le trou, on descendait dans la chambre, et on s'armait comme on pouvait. La sorcière même, dont la sorcellerie consistait dans une très-jolie figure, beaucoup de douceur et d'amabilité, la sorcière avait suivi les autres, et Trufaldin était resté dans la chambre, parce que sa docilité prouverait, pensait-il, sa soumission au saint-office, et ne manquerait pas de l'intéresser en sa faveur.

Cependant l'heure du dîner sonne. L'écuyer entend ouvrir. Le porte-clef arrive avec sa gamelle, et il reste également étonné de voir là Trufaldin, qui n'y devait pas être, et de n'y plus voir ceux qu'il devait y trouver. Impatient d'éclaircir un mystère qui inté-

ressait la gloire du tribunal, et sa sûreté personnelle, il prend l'homme-volant au collet, le traîne dans un cachot voisin, l'enferme soigneusement, va informer de ce qui se passe le révérend inquisiteur, et Trufaldin, en gémissant plus que jamais, ne se doutait pas qu'une bête ne pouvait rien faire qui ne tournât contre elle.

Cependant l'inquisiteur, curieux de faire parler l'homme-volant, venait d'entrer dans la salle de la question avec deux drôles qui comptaient arranger, d'après les ordres du bon père, ce qui était nécessaire pour obtenir la vérité. Au premier bruit des clefs, les sorciers s'étaient cachés sous des bancs, derrière la porte, et l'inquisiteur n'a pas plutôt le pied dans la chambre, que les sacriléges portent sur lui des mains impies, se saisissent également des deux bourreaux, referment la

porte, et on va aux opinions sur la conduite à tenir envers ces coupables, évidemment coupables, puisqu'en ce moment ils étaient les plus faibles.

Le président et l'avocat voulaient instruire leur procès sans désemparer, et, après l'exécution, se servir des clefs pour s'évader. L'auteur était assez de cet avis, mais il voulait que la procédure fût écrite en vers : le président et l'avocat soutenaient que ce serait manquer à la forme, et que la forme était sacrée. Le journaliste, accoutumé à écrire très-vîte, et sans réflexions, se proposait en qualité de greffier. Le comédien, grand tragique, ne connaissant de moyens que le poignard ou le poison, avait commencé à débiter une tirade qui devait se terminer par un coup de bûche, qu'il tenait à deux mains. La sorcière donnait modestement à entendre qu'elle serait

bien aise qu'on privât le révérend de ce dont il lui avait ôté l'usufruit. Le révérend et ses suppôts, à genoux, pâles, tremblans comme des coquins, imploraient l'indulgence de ceux qu'ils comptaient, un instant avant, torturer, tenailler, griller. Or, tout le monde parlant à-la-fois, il fallut que tout le monde criât pour se faire entendre; or, sept à huit personnes qui crient dans une chambre, s'entendent facilement de la cour; or, les gueux en chapelet devaient appeler main-forte, et ce fut ce qu'ils firent.

Ce sont de plats coquins, que des inquisiteurs et leurs satellites; mais quand ces drôles-là sont six contre un, ils attaquent bravement: aussi une trentaine de ces malheureux, rassemblés à la hâte, monta fièrement à la chambre de la question, en enfonça la porte à coups de hache, et entra

entra sans même avoir été entendue, parce que des mots les sorciers étaient passés aux injures, et des injures aux coups : tant il est vrai que le bonheur de l'homme heureux ne consiste pas dans les circonstances favorables que la fortune lui présente, mais dans le talent avec lequel il les tourne à son avantage.

Les perruques des sorciers étaient en l'air, leurs vêtemens en lambeaux, la calotte du révérend était foulée aux pieds, son scapulaire arraché, le juste de la jolie sorcière était déchiré, non qu'elle se fût battue, mais elle avait reçu quelques égratignures en voulant séparer les combattans.

Les preux de l'inquisition se saisirent des sorciers, bien plus coupables depuis qu'ils avaient attenté à l'oint du seigneur; on les enferma dans des cachots séparés; il fut décidé

que les membres du tribunal s'assembleraient l'après-midi, et que les délinquans seraient brûlés le lendemain.

Cependant un inquisiteur aime trop le créateur pour ne pas tenir un peu à la créature. Il n'avait pas vu la jolie sorcière qu'avait interrogée quelques jours avant un de ses assesseurs, et il se promit bien de l'aller visiter dans son cachot avant qu'elle parût devant le tribunal.

Ces préliminaires réglés, il ne s'agit plus que de savoir comment tous ces sorciers sont parvenus à la chambre de la question. Le plus savant de la troupe assure qu'ils avaient passé par le trou des serrures, mais un imbécille observa que de serrure en serrure ils auraient gagné la rue. Cet imbécille regarda partout, même dans la cheminée; il vit le trou, la corde; on la reconnut pour tenir à une ma-

chine à question; on se rappela que Trufaldin avait été déposé dans cette chambre: on conclut avec sagacité qu'il était la cause première du tumulte, et des injures et des taloches qu'avait reçues le révérend, qu'en conséquence son procès lui serait fait et parfait dans la journée.

Pendant que ces événemens se passaient dans les prisons de l'inquisition, Mendoce, impatient de ne pas voir revenir son écuyer, avait envoyé Pédrillo après lui. Pédrillo, en entrant en ville, avait demandé à tout le monde des nouvelles de Trufaldin, et il l'avait si bien désigné, qu'on jugea qu'il le connaissait parfaitement, qu'il pouvait y avoir entr'eux complicité de sorcellerie, et on avait fourré Pédrillo en prison. Mendoce, plus impatient que jamais, avait envoyé un rameur après Pédrillo, un second rameur

après celui-ci, et ainsi jusqu'au dernier. Ils nommaient Trufaldin; on leur demandait s'ils ne parlaient pas de l'homme-volant, et sur leur simple affirmative on les mettait au cachot, les uns après les autres. Mendoce, irrité de ces lenteurs, saute de la barque, marche fièrement vers Pallarols, et Rotrulde qui ne veut pas le perdre de vue, Rotrulde, après avoir en vain essayé de l'arrêter, finit par le suivre de fort mauvaise humeur, et Inès les suit de loin tous les deux.

Le jeune comte n'était pas homme à s'informer avec précaution, à garder des ménagemens, à supporter l'oppression. Il entra à Pallarols d'un air menaçant, se fit conduire chez le corrégidor, lui déclara que son écuyer et d'autres gens à lui avaient disparu, qu'il entendait qu'on les lui retrouvât à l'instant, et que lui, corrégidor, ré-

pondrait au roi d'Aragon de ce qui leur arriverait. Le corrégidor avait la morgue ordinaire aux petits hommes qui occupent de grandes places; il fut très-choqué de la manière dont un inconnu osait lui parler, et lui demanda son nom. Je suis, lui dit Mendoce, toujours très-franc quand il avait la tête montée, je suis le fils du comte d'Aran, assez puissant pour vous couper les oreilles, à vous et à tous les alcans de la ville, si je n'obtiens justice à l'instant ».

Au nom du comte d'Aran, le corrégidor s'était un peu déridé; mais la menace d'avoir les oreilles coupées, lui rappelant les égards dus à son rang, ouvertement violés, et devant témoins, il répliqua d'un air aigre-doux, qu'il avait entendu parler, chez M. le comte de Cerdagne, de ce fils unique, assez mauvais sujet, qu'on

cherchait depuis long-temps, et qu'une preuve du respect que lui, corrégidor, portait au comte d'Aran, c'est qu'il allait faire arrêter le fils, pour le rendre à son père.

A peine le mot *arrêter* est lâché, que Mendoce applique un vigoureux soufflet au magistrat, et qu'il tire l'épée; à peine le soufflet est-il reçu, que le magistrat appelle main-forte; à peine le cri est-il poussé, que trois ou quatre invalides entrent avec des hallebardes rouillées; à peine sont-ils entrés, que Mendoce les juge indigne de son épée, saisit une des hallebardes par le bâton, l'arrache à celui qui la tenait, le bâtonne avec les autres, bâtonne le corrégidor, les renverse tous, saute par-dessus eux, et en cinq ou six élans arrive au milieu de la place publique, où il voit sur ses pas Rotrulde, qui ne le quitte pas plus que son ombre,

et le peuple qui commence à se rassembler, comme à Paris, quand un singe joue dans une gouttière, ou qu'un officier municipal sort précédé d'un tambour boiteux, ou qu'on porte un noyé à la *Morgue*.

Mendoce, l'épée à la main, régalait de la parade, sans s'en douter, les bons habitans de Pallarols. Il se débattait au milieu d'un cercle très-géométrique que formait autour de lui sa redoutable épée. Il appelait à grands cris son écuyer qui, disait-il, n'était qu'un sot, mais qui lui était attaché, à qui il devait sa protection, et qu'il irait chercher même au fond des enfers. « Et plût à Dieu, ajouta-t-il, que lorsque par hasard il trouva, ainsi que tant d'autres inventeurs, le moyen de s'élever glorieusement dans les airs, plût à Dieu qu'il fût tombé dans la Sègre, et qu'il s'y fût noyé; un mo-

nument modeste, mais décent, attesterait la reconnaissance que je voue à celui qui a élevé mon enfance, et qui n'a pas fait plus, parce qu'il ne pouvait pas davantage ».

On conçoit à ce discours, que l'écuyer que le beau et terrible chevalier regrète si amèrement, est l'homme-volant incarcéré en qualité de sorcier, et destiné à servir d'ornement à un superbe *auto-da-fé*, spectacle dont on n'a pas joui à Pallarols depuis au moins quinze ans. Un enthousiaste s'écrie que le Trufaldin est sorcier, qu'il est dans les prisons de l'inquisition, et qu'il n'en sortira que pour l'amusement des amis de la foi.

Mendoce, furieux, s'écrie que l'inquisiteur est un faquin, un polisson, un drôle, à qui il va apprendre à vivre, qu'il n'est de sorciers que pour les charlatans ecclésiastiques qui se jouent

et qui profitent de la crédulité des peuples; et il marche vers la prison. Un bedeau, un frère lai, un marguillier, que son exclamation avait mis en fureur, l'approchent de trop près, et le marguillier, et le bedeau, et le frère lai reçoivent des coups de plat d'épée sur le visage ou sur les épaules.

Jusqu'alors la canaille s'était intéressée au beau chevalier, car tout ce qui est au-dessus de nous a, comme le soleil, le privilége de nous éblouir; mais les paroissiens du marguillier, les compères du bedeau, les dévotes qui faisaient l'aumône au frère lai, crièrent *à-la-fois* que le maître était aussi sorcier que le valet, et qu'il fallait les brûler tous ensemble.

A ces mots, Rotrulde, qui vraiment aimait Mendoce, se jette au-devant des assaillans, et de la redoutable épée, qui n'était bonne qu'à faire croire da-

vantage à la sorcellerie de celui qui s'en servait si bien, puisqu'elle contenait toute une ville où on se piquait d'être brave. Rotrulde couvre Mendoce de son corps, et l'embarrasse au point que tout autre eût choisi de la pourfendre, ou de se laisser arrêter. Un homme sensible trouve toujours un parti moyen, et Mendoce poussant Rotrulde devant lui, la jette à dix pas, et sabre tout ce qui l'approche. Le peuple indigné s'écrie qu'une femme qui s'intéresse à un sorcier, ne peut qu'être une sorcière; et on arrête la trop faible et trop malheureuse Rotrulde. Mendoce, qui allait droit à l'inquisition, décidé à en échiner tous les membres, Mendoce court à Rotrulde, pour qui il conservait peu d'amour, mais qu'il était incapable d'abandonner à la fureur populaire. Il écarte ceux qui déjà la chargeaient

de liens, et la prend sous un bras, l'enlève, la charge sur son épaule gauche, et, frappant partout de son bras droit, il approchait du lieu redoutable où Trufaldin était renfermé.

On peut dire à un homme du peuple qu'il n'est qu'un polisson; il vous fait la révérence, lorsqu'à la suite des injures on lui solde son mémoire, et sans marchander : mais battre un marguillier de paroisse, dire pis que pendre du père inquisiteur, ou soutenir qu'avec trois mots on ne fait pas descendre Jésus-Christ dans un petit pain à cacheter, c'est absolument la même chose, il y a de quoi exciter une révolution. Aussi le bon peuple de Pallarols entra dans la plus sainte fureur, et, n'osant pas attaquer Mendoce en face, on fut chercher les chaînes de tourne-broches, les cordes à puits; on les tendit sous ses pas, et

pendant qu'il regardait à ses piéds, on lui passait des nœuds coulans aux bras, au cou; on le renverse, lui et sa Rotrulde, qui montra dans sa chute..... mais on ne prit pas garde à cela, parce que toutes les affections terrestres se taisent devant l'amour divin.

Mendoce renversé écumait de fureur, et plus il enrageait, et plus on serrait les nœuds. On le porta, avec sa jolie brune, dans les prisons du redoutable tribunal; chacun de ceux qui avaient seulement touché son habit, prétendaient à des indulgences que le ciel accorde sans doute aux êtres féroces qu'il a en horreur.

Voilà donc notre malheureux jeune homme et sa tendre compagne encaissés avec les autres; voilà le révérend père inquisiteur, aussi bête que la populace, lui promettant pour le

lendemain treize à quatorze chrétiens rôtis; voilà le corrégidor, enchanté de se venger de l'étourdi, parlant à l'oreille de l'inquisiteur, et le pressant de faire pour l'amour de Dieu, ce qu'il se garderait bien, lui, de se permettre, de peur de se brouiller avec le comte d'Aran, ou avec son ami Cerdagne, seigneur de la petite ville de Pallarols. Les hommes sont faits ainsi; ils sont heureux quand ils peuvent, sans inconvénient, satisfaire leurs passions, arriver à leur but, en se tenant derrière le rideau, et dans les circonstances épineuses trouver un chat qui veuille bien tirer les marrons du feu.

Pendant que toute la ville était en rumeur, la grosse Inès, qui avait une tête froide, bien que le reste fût très-vif, la grosse Inès avait senti que ce n'est pas avec des injures et des coups

qu'on persuade son innocence; elle savait qu'on ne se tire pas aisément des griffes de l'inquisition, et que les vérités articulées contre le père inquisiteur s'expieraient infailliblement par le feu, si une protection majeure n'arrêtait tout. En conséquence, elle avait été, avec un petit air indifférent, louer un bon cheval, dont elle avait consigné le prix, et elle était arrivée d'un temps de galop chez le comte de Cerdagne, auquel elle raconta du voyage commun seulement ce qu'il avait intérêt d'en savoir, et elle termina son récit en lui apprenant que son gendre, Trufaldin, Rotrulde et tous ses gens étaient dans les prisons de l'inquisition de Pallarols, parce que des oies sauvages avaient bu du vin de Pobla.

Au nom de l'inquisition, Cerdagne trembla. Il connaissait l'empire que ce tribunal exerce sur le vulgaire; et

employer la force pour délivrer Mendoce, c'était se perdre dans l'esprit de ses vassaux, les pousser à la révolte, et exposer sa vie et sa fortune. Prétendre aussi sauver Mendoce par la voie de la conciliation, c'est se livrer à un espoir chimérique : les moines ne pardonnent jamais. Cependant le danger était pressant, il n'y avait pas un moment à perdre, et Cerdagne jugea convenable de se faire accompagner d'une manière imposante. Ce moyen, en effet, ne peut nuire en aucun cas.

Il fit courir ses pages de tous les côtés; il leur ordonna de ramener à l'instant ce qu'il y avait de plus brave et de plus considéré parmi ses hommes d'armes; la nuit entière fut employée à ces allées et venues, et au point du jour Cerdagne partit pour Pallarols, à la tête de deux cents hommes, dis-

posés à se faire tuer au premier mot de leur chef, sans qu'il sût lui-même à quoi ils lui serviraient.

Cependant le révérend inquisiteur avait bien employé l'après-dîner de la veille. Il avait interrogé tous ses sorciers, à l'exception de la jeune femme, qu'il se proposait, disait-il, de voir en particulier, parce qu'elle avait déjà fait quelques aveux dont la suite exigeait du secret. Le président et les autres avaient prouvé que leur prétendue sorcellerie n'était que l'effet de quelques qualités estimables, et le révérend n'avait pas extrêmement appuyé sur le premier chef d'accusation, parce qu'on lui en avait fourni d'autres qui ne permettaient pas à sa chasteté chrétienne de faire grâce. Il demanda d'une voix terrible pourquoi de prétendus innocens cherchent à s'évader d'une sainte maison où on les retient pour

le bien de leur ame, pourquoi ils se mettent en révolte ouverte contre le chef d'un tribunal érigé par Dieu même, pourquoi ils osent porter des mains impies sur sa personne sacrée, et pousser le blasphême jusqu'à dire qu'ils vont lui faire son procès. A ces inculpations terribles, les assesseurs lèvent les mains et les yeux au ciel, et déclarent d'un ton mielleux et benin que ces attentats méritent le feu. L'arrêt est prononcé, et les parens, les amis de ces malheureux s'enfuient, sans oser dire un mot en leur faveur.

L'inquisiteur ordonne qu'on amène Trufaldin, Mendoce, Rotrulde et les autres. Si les premiers s'étaient purgés de l'accusation de sorcellerie, Trufaldin au moins ne s'en laverait pas; et il est bon que dans un auto-da-fé on brûle au moins un sorcier.

Mendoce se présenta, le front se-

rein, chantonnant un petit air, et saluant le tribunal de deux ou trois pirouettes. Cette manière leste frappa l'inquisiteur, qui l'interrogea le premier, et, au seul mot de sorcellerie, Mendoce lui rit au nez. Pressé de parler, il dit qu'il n'avait pas coutume de répondre à des niaiseries de cette espèce, et que le révérend et ses assesseurs lui paraissaient plutôt dignes des Petites-Maisons que de l'office de juge. La mine refrognée des bons pères annonça à l'auditoire la condamnation très-prochaine du beau jeune homme. Les uns le plaignaient tous bas, et d'autres observaient qu'il méritait son sort, parce que jamais on n'avait répondu ainsi à un saint inquisiteur.

On en voulait singulièrement à Trufaldin, parce qu'il avait fait le trou par lequel étaient passés les sorciers qui avaient fait tant de peur à sa révé-

rance, et on le pressa de convenir de son commerce avec le diable. Trufaldin répondit à genoux et les mains jointes, qu'il n'avait jamais eu rien de commun avec l'esprit immonde. « Et qui t'a donc enlevé dans les airs? — C'étaient des oies. — C'était le diable? — C'étaient des oies, révérend père. — Ah! le malheureux nie; qu'on l'applique à la question ».

Quatre estaffiers saisissent Trufaldin, qui se débat des bras et des jambes, qui grince des dents, et que, malgré ses efforts, on porte vers la fatale machine. Mendoce, placé entre deux hommes qui veillent sur lui, la hallebarde au bras, Mendoce ne se possède plus. Il saisit les deux coquins par le chignon, et les renverse la face contre terre; il renverse le tribunal avec ses stales, il renverse les inquisiteurs, il enfonce, avec un grand

crucifix de bois, les côtes de ceux qui portaient Trufaldin. Les suppôts de l'inquisition se précipitent sur l'auditoire, l'auditoire se sauve dans les corridors, et Mendoce, moins humain, se sauvait avec tout le monde, et serait peut-être parvenu à sortir de la ville; mais abandonner son pauvre Trufaldin, sa jolie brune, ses bons rameurs, c'était ce qui ne pouvait entrer dans sa pensée. Il retourne sur ses pas, relève Trufaldin immobile sur le carreau, il délasse Rotrulde évanouie, il les presse de le suivre, et de doubles, de triples portes étaient déjà refermées sur lui.

Les inquisiteurs indignés, battus, meurtris, se rassemblent dans une autre salle. En deux minutes, Mendoce et les siens sont condamnés aux flammes; et, pour colorer une sentence dictée par l'animosité, les ré-

vérends pères dominicains passent le reste de la soirée en procession, les pieds nus, la corde au cou, de la cendre sur la tête. Ils chantaient par les rues des *Miserere*, en expiation des sacriléges commis par les hérétiques, et le peuple suivait en chantant et en plaignant les bons pères, que leur zèle pour la religion exposait aussi cruellement, et les femmes et les petits enfans portaient des fagots sur la grande place, et le marchand d'allumettes du couvent offrait, *gratis*, au frère portier, le souffre nécessaire à la préparation des chemises; et toutes les cloches de la ville sonnaient, et cinq à six êtres raisonnables qui l'habitaient, se renfermaient chez eux pour ne rien voir, et se bouchaient les oreilles pour ne rien entendre.

Il n'y ayait plus que deux choses qui embarrassaient le père inquisi-

teur; la première, c'était de savoir si la jolie petite sorcière voudrait racheter sa vie à la condition qu'il lui proposerait : les embarras de la journée le déterminèrent à remettre cette affaire au lendemain matin; la seconde, c'était de savoir comment on prendrait Mendoce, qui était bien sous les verroux, mais qui se faisait des armes de tout, et devant qui les plus braves de ses goujats tremblaient. Cette affaire était la plus pressante, et le révérend engagea le corrégidor à demander à son confrère d'Urgel une compagnie d'archers, qui marcherait une partie de la nuit, et qui arriverait aisément à Pallarols pour l'heure de l'exécution.

« Hé bien! disait Trufaldin, êtes-vous revenu de la manie des voyages? il est joli celui qui nous reste à faire. — Allons, tais-toi, tu fais l'enfant.

On le ferait à moins. Et moi qui ai fait ce que j'ai pu pour vous remettre dans le bon chemin, moi qui n'éprouve que des malheurs, qui suis innocent comme l'enfant qui est à naître, je vais finir par être brûlé: c'est bien malheureux, et je peux me plaindre sans faire l'enfant. — Je te pardonnerais de te plaindre, si cela servait à quelque chose : d'ailleurs, n'es-tu pas né pour finir? qu'importe que ce soit de la fièvre, ou d'une brûlure »? Le pauvre Trufaldin pleurait, Rotrulde, Pédrillo et les autres étaient dans un accablement profond. On ne pensait ni au comte d'Aran, ni au comte de Cerdagne, chacun s'occupait de soi; le bûcher fatal était présent à toutes les imaginations, et les remplissait en entier. Mendoce seul conservait sa liberté d'esprit, et cherchait à consoler des gens inconsolables.

Dès le matin les cloches avertirent les fidèles et les patiens que l'auguste cérémonie ne tarderait pas à commencer. Le bûcher, le plus haut, le plus large qu'on eût jamais vu, était parfaitement arrangé; il était décoré de fleurs; de magnifiques torches étaient fichées en terre; les pénitens noirs, les pénitens gris, les pénitens jaunes, les pénitens verts se rassemblaient sous leurs bannières de tous les quartiers de la ville, et se disposaient à se rendre au couvent des Dominicains; une vedette, placée dans un clocher, regardait attentivement sur la route d'Urgel pour avertir de l'arrivée de la compagnie des archers. Cette vedette voit un corps de cavalerie, s'imagine que pour plus de célérité on a mis l'infanterie à cheval, donne le signal convenu, la poterne s'ouvre, et Cerdagne entre avec tout son monde.

Le

Les habitans reconnaissent leur seigneur, le corrégidor vient le complimenter et Cerdagne, persuadé qu'il est des préjugés que la jeunesse se glorifie de braver, et devant lesquels l'homme raisonnable s'incline en les méprisant, Cerdagne n'écouta personne, poursuivit sa marche d'un pas grave, mit pied à terre à la porte de l'église des Dominicains, et remercia Dieu à genoux, de ce qu'il avait permis que ses ennemis fussent reconnus et prêts à être immolés à sa gloire.

Le peuple, ravi de la piété de son seigneur, se pressait autour de lui, s'agenouillait à ses côtés, joignait ses prières aux siennes, et le corrégidor, son premier officier de justice, était tombé à genoux avec lui, faisait avec lui des signes de croix, répondait à ses antiennes et à *ses oremus*, trop heureux d'en être remarqué. C'est ainsi que dans tous les temps les gens en dignité ont eu des singes qu'ils ont cru leurs amis, et que l'amour-

propre les a empêchés de distinguer l'encens donné à la place, des marques d'affection accordées à l'ami.

Ses devoirs de chrétien remplis, à la grande satisfaction du public, Cerdagne se plaignit, du ton de la bonhomie, que ses fidèles vassaux ne l'eussent pas fait instruire du sacrifice qui allait se consommer; il observa que le bien qu'il leur avait fait dans tous les temps, lui donnait au moins des droits à leur confiance; il en démêla plusieurs dans la foule, qui depuis long-temps ne payaient pas leurs redevances; il leur parla, et attribua leurs délais à leurs défauts de moyens; il leur déclara que jamais il n'exigerait rien d'un débiteur mal à son aise, et qu'il leur faisait authentiquement la remise de ce qui lui était dû. Il chercha des yeux les jeunes filles que leurs amans accompagnent partout, même aux auto-da-fé; il leur dit qu'il était du devoir d'un seigneur de favoriser les mariages; il s'informa de leurs moyens, il donna de

l'or à poignée aux pauvres, il promit des places aux jeunes gens plus aisés, il obtint les révérences des mères, des marques de respect et d'affection des papas; il recueillit les bénédictions des amans, et le maître de la confrérie des pénitens noirs vint d'un air tout-à-fait gracieux lui présenter de l'eau bénite. Pendant que ces petits incidens se passaient, les hommes d'armes entouraient le bûcher en chantant les litanies de la Vierge, et décidés intérieurement à sauver tous les sorciers de la grillade.

Après avoir fait toutes les momeries usitées alors, après avoir dépensé en bienfaits un an de son revenu, avoir fixé l'attention générale, s'être concilié les suffrages et les esprits, Cerdagne observa qu'il est incontestablement des sorciers qui méritent le dernier supplice, mais que le fils du comte d'Aran ressemble plutôt à un ange qu'à un diable. Qu'à la vérité, il avait grièvement offensé le très-saint père

inquisiteur, qu'il lui doit une réparation authentique; mais que faire périr par le feu un jeune homme, ardent catholique, c'est exposer le salut de son ame, tandis qu'en lui faisant grâce au nom du Dieu de paix, on lui laissera le temps de se sanctifier par la pénitence. « Mes chers amis, ajouta Cerdagne, je serais au désespoir de manquer au respect que je dois à l'inquisition. Le père inquisiteur est maître, sans doute, de la vie du fils du meilleur de mes amis, et de celle de mes domestiques, qui ne sont pas plus sorciers que lui; que ce cher inquisiteur dise un mot, et soumis, docile, je mets moi-même le feu au bûcher. Mais si vous vous mettez un moment à la place d'un père infortuné dont on veut brûler le fils, qui n'est ni juif, ni maure, ni schismatique, si vous vous représentez vos enfans exposés à un pareil sort, vos entrailles seront émues, vous irez représenter respectueusement au père inquisiteur, que

ce sont des chrétiens qu'il va brûler; que ces chrétiens lui ont dit des injures, l'ont frappé même, mais que notre divin maître présenta l'autre joue à celui qui lui avait donné un soufflet. Le père inquisiteur, qui possède à un point éminent toutes les vertus chrétiennes, pourra-t-il se dispenser de pardonner, quand vous l'aurez saintement fait rougir du mouvement de colère auquel il s'est abandonné, et serait-il digne de vos hommages, s'il ne pardonnait pas »?

Pendant cette harangue, l'intendant de Cerdagne répandait l'argent à pleines mains; celui qui faisait la grimace, avait à l'instant même ses poches garnies; et qui, diable! résisterait au langage de la raison, soutenu par la générosité? Les parens, les amis du président, de l'avocat, des autres détenus, faisaient aussi leurs petites largesses, et le fanatisme religieux céda enfin à celui des richesses. On s'écria que le père inquisiteur s'était trompé,

qu'il n'y avait pas de sorciers parmi ses détenus, et qu'il fallait l'aller supplier de faire grâce. Cerdagne se remit à genoux, et pria pour le succès de la médiation, déclarant à haute voix qu'il serait désespéré que sa présence influât sur la décision du révérend père, et qu'il s'en rapportait uniquement au zèle de ses bons amis.

Aussitôt quatre à cinq cents personnes se précipitent dans le couvent, et cherchent le père inquisiteur, pour lui faire des représentations qu'il lui eût été impossible d'entendre. Les sbires de l'inquisition sont stupéfaits en voyant la chaleur de la multitude, et ne savent que lui opposer. Bourreaux audacieux et méprisables soldats, ils s'ouvrent, ils laissent passer le torrent; les porte-clefs ouvrent de toutes parts, en disant leur *Ave, Maria;* le peuple se répand dans la maison, il cherche l'inquisiteur; il entend des cris sortir d'un cachot souterrain, il s'y porte, et y trouve le

saint père la jaquette levée, essayant de violer la jolie sorcière, qui ne s'était pas rendue à ses argumens.

Le peuple a une foi robuste, aveugle, stupide, mais quand il est convaincu qu'on se joue de sa simplicité, il devient implacable, féroce, terrible. Un porte-faix saisit le révérend par la partie coupable, le traîna au milieu de la rue, criant qu'il fallait le brûler sur le bûcher même où il voulait immoler tant d'innocentes victimes; ce cri se répète, les torches s'allument; Cerdagne, toujours à genoux, disait, du ton de la simplicité, que la voix du peuple est la voix de Dieu, et qu'il désirait que la flamme du bûcher, en lavant le bon père du péché mortel qu'il avait voulu commettre, lui épargnât mille ou quinze cents ans de purgatoire. Les fagots s'allument, le révérend est jeté au milieu du bûcher, ses assesseurs se taisent de peur d'être grillés avec lui; les prisons sont enfoncées, les captifs s'échappent; le major-

dome de Cerdagne amène deux ou trois litières, on y entasse Mendoce, Rotrulde, Trufaldin, Inès, Pédrillo et les autres, avant qu'ils aient le temps de se reconnaître. Les hommes d'armes de Cerdagne entourent les litières; on sort de la ville, et lorsqu'on a gagné la campagne, les hommes d'armes, Cerdagne, Rotrulde, Inès, Pédrillo et les autres disparaissent à grande course de cheval. Mendoce reste seul avec Trufaldin, qui est hors d'état de lui parler; Mendoce lui-même est étourdi de sa délivrance; il ne pense pas à demander où on le conduit, et il arrive dans le parc de Cerdagne sans s'en douter, et avant que sa tête soit remise.

FIN DU TOME TROISIÈME.

00099942

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015